

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Greffe-moi l'amour

Jean Mazarin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN MAZARIN

GREFFE-MOI L'AMOUR!



fleuve noir

JEAN MAZARIN

GREFFE-MOI L'AMOUR !

« ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

1980, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

ISBN : 2-265-01246-7

— Mais enfin, réfléchissez, ce monde ne peut exister.
Il est complètement dingue...

— Qui est dingue ?

ENCLAVE SUD-EST

On était alors en l'an 150 de l'ère des Unions...

C'était une rue assez étroite, légèrement en pente. La chaussée n'avait pas plus d'une vingtaine de mètres de large, enserrée entre les blocs de béton sale, vieux immeubles en sursis au taux de rapport descendu depuis longtemps en dessous du seuil acceptable, mais les experts financiers de la société propriétaire avaient dû démontrer que l'abandon pur et simple était plus rentable.

L'Enclave sud-est, synonyme de crasse, de dépravation et même de mort pour certains. Symbole d'une société ratée pour d'autres, plus rares, et pourchassés par la force publique.

Les premiers habitants de ce qui était devenu l'Enclave furent des fonctionnaires subalternes et des cadres moyens. Attirés par la publicité dans cette zone résidentielle, ils n'avaient jamais réussi à s'y implanter vraiment car leurs regards étaient déjà tournés ailleurs, vers les maisons individuelles que d'autres construisaient pour eux aux abords de la ville. Les partants ne furent jamais remplacés et la mosaïque sociale s'effrita. Alors arrivèrent ceux qui devaient transformer le quartier en cloaque. Les rescapés de la première vague partirent à leur tour, chassés surtout par le mépris dans lequel ils tenaient leurs nouveaux voisins, immigrés plus ou moins clandestins des régions déshéritées du quart-monde, ouvriers manuels de classe 3, prostituées titulaires ou non de leurs postes et même asociaux vivant de rapines. Depuis, la majorité des immeubles n'étaient même plus alimentés en courant électrique et l'eau potable ne coulait plus qu'aux fontaines publiques.

Peu à peu, au cours des ans, une sorte de glacis s'était constitué entre les trois kilomètres carrés de l'Enclave sud-est et le reste de la ville.

Tracy était titulaire d'une patrouille de sécurité depuis trois ans. Comme la majorité des hommes du rang, c'était un mercenaire africain engagé par contrat renouvelable. Maintenant que la philosophie avait ôté le sens de l'action guerrière à la majorité des Européens, ceux qui en avaient encore le goût servaient comme officiers, préférant d'ailleurs les forces extérieures à la sécurité urbaine où l'avancement paraissait plus limité.

L'Africain était avec Mhed, son coéquipier habituel, un Maghrébin venu lui aussi chercher fortune dans les rangs de la sécurité de l'Union européenne pour l'automobile, l'une des douze entreprises géantes qui se partageaient les anciens pays industrialisés. Le reste des continents, ce qu'on appelait quart-monde, était réduit au rôle de réservoir de main-d'œuvre et de matières premières.

Mhed économisait écu après écu la somme nécessaire pour acheter quelques arpents de terre dans son pays. Il y ferait alors paître une douzaine de bovins et attendrait la mort, à côté de ses épouses, comme l'exigeaient les traditions de son peuple.

Mhed était un homme de petite taille, tout en nerfs, et l'intendance des services de sécurité avait eu beaucoup de mal pour trouver un casque à sa taille. En d'autres temps, le service du personnel ne l'aurait certainement pas affecté à une unité de patrouille, mais il y avait de moins en moins de candidats pour ces postes, même parmi les immigrés, aussi les règles du début de l'Union étaient devenues de moins en moins strictes. Certains y voyaient un signe supplémentaire de la désintégration prochaine de la société et les grosses têtes des services prévisionnels pensaient qu'une guerre extérieure était seule capable de redonner du tonus à cette population décadente.

La voiture avançait à petite vitesse. Les deux patrouilleurs examinaient avec attention les groupes d'adolescents réunis par habitude devant les entrées des immeubles. Les jeunes suivaient eux aussi le véhicule d'un air goguenard.

— Ces fils de putes doivent rêver de nous sortir les tripes à l'air, constata Tracy d'un ton blasé.

— T'exagères pas un peu, non ?

— Tout juste, répliqua l'Africain. Ici, dans cette putain d'Enclave, voudraient tous nous voir les tripes à l'air. C'est pour ça que chaque fois que je peux m'en payer un, il oublie jamais ni mon nom, ni mon visage...

C'était Mhed qui conduisait. Sans le vouloir vraiment, par instinct, il accéléra pour sortir le plus vite possible de cette rue qu'il sentait se refermer sur eux comme un piège.

*

Six mois auparavant, Mhed avait ressenti sa première angoisse, au début diffuse puis persistante. Comme il était inconcevable qu'un membre des services de sécurité puisse être victime de troubles de cette nature, il s'était porté consultant et avait été admis au lazaret pour y subir un « check-up ».

Les examens biologiques et les tests neurologiques ne révélant aucune anomalie, on en vint naturellement à l'électronique. Les techniciens trouvèrent alors ce qui péchait dans le comportement du Maghrébin.

— Rien de grave, précisa l'informaticien, une simple intervention sous anesthésie locale. On va te changer la microdiode défectueuse et on testera les circuits intégrés de ton cervelec.

Tout se déroula parfaitement et Mhed sortit le lendemain même du lazaret. Le médecin qui avait assisté le technicien en informatique dans son intervention avait eu un sourire rassurant.

— Maintenant, mon gars, pour toi, tout va aller au petit poil...

— Et si j'ai encore des angoisses pareilles ? demanda le Maghrébin.

Le médecin ne répondit pas immédiatement. Il avait l'air embarrassé, aussi essaya-t-il de sourire encore une fois, mais son attitude était forcée, sonnait faux.

— La récidive est impossible, affirma-t-il. Il n'existe en fait que des cas rarissimes de rechute après une révision complète du cervelec comme celle que tu viens de subir.

— Et dans ce cas ?

— Ça voudrait dire, mon gars, que ton métabolisme originel ne supporte pas un cervelec activé par le service de sécurité.

— Dans ce cas ? répéta Mhed.

Cette fois, le médecin haussa simplement les épaules. Il soupira, eut un geste vague, le genre de geste qui vient naturellement quand on veut éviter une réponse précise à une question embarrassante.

— Dans ce cas, mon gars, porte-toi immédiatement consultant et nous essayerons un traitement à base de chimiothérapie.

Au début, Mhed ne s'était pas affolé. Pour lui, tout était simple. S'il ne pouvait supporter la programmation du service de sécurité, il en serait quitte pour démissionner et rentrer en Afrique du Nord, avec de surcroît une bonne pension s'il parvenait à démontrer que c'était son travail qui était la cause de ce phénomène de rejet. Il se renseigna quand même discrètement auprès des anciens de l'escouade, ceux qui ne partaient plus en patrouille et terminaient leur temps d'engagement en occupant des emplois de bureau car il était interdit au service de sécurité d'avoir recours à des employés extérieurs.

Il n'obtint jamais d'autres réponses que de vagues grognements. Finalement, le seul à lui donner un début d'explication fut Dudule, le gérant du foyer de l'escouade, un ancien qui avait été placé là pour y

attendre sa retraite.

Un soir, alors qu'ils avaient une fois de plus copieusement arrosé une promotion qui, pour Dudule, datait maintenant de vingt ans, Mhed avait pu aiguiller la conversation vers le sujet qui le préoccupait.

— Ici, à l'escouade, y a jamais eu de gars qui supportait pas son cervelec, affirma Dudule... Ça s'est jamais vu.

— Jamais ?

— Maintenant que j'y pense... Oui, une fois, mais c'était pas hier. Non, tout au début de mon engagement, j'ai connu un gars qu'avait pas supporté son cervelec.

— Et alors ?

— Alors... Eh bien, il a été hospitalisé au lazaret. Je crois qu'il s'est balancé par une fenêtre. À l'époque, on a dit qu'il avait l'esprit plus tout à fait net et que c'est pour ça qu'il supportait plus son cervelec. D'ailleurs, remarque que ça se tient comme explication.

Dudule avait regardé le jeune patrouilleur.

— Pourquoi que tu me demandes ça ?

Mhed avait souri.

— Pour rien, cause que j'ai vu à la télé l'histoire d'un mec qui supportait pas son cervelec, mais c'était dans une autre spécialité.

— Ah bon !

— Ralentis, bon sang de Dieu, ralentis donc !

Mhed sursauta, tiré brusquement de ses pensées. L'Africain lui montrait du doigt les tracts qui descendaient, environ une vingtaine de mètres devant eux, voletant entre les deux rangées d'immeubles comme des feuilles d'arbres à l'automne.

— Des tracts !

Une dizaine d'entre eux voletaient maintenant au niveau des premiers étages. Les adolescents qui se tenaient devant l'une des portes les regardèrent descendre en silence, mais aucun d'entre eux ne broncha quand les feuilles de papier se posèrent l'une après l'autre sur la chaussée ou sur les trottoirs.

Mhed avait arrêté la voiture. Tracy en sortit, leva les yeux vers les étages supérieurs, dégaina son arme et hurla :

— Le voilà !

Il se recula pour accroître son champ de vision.

— J'ai vu ce salopard sur la terrasse de cette baraque de merde !

Il montra l'une des façades de son poing armé. De nouvelles feuilles descendaient lentement vers le sol. L'Africain fit un signe à Mhed puis il partit en courant vers la porte de l'immeuble. Les adolescents s'écartèrent.

Mhed quitta à son tour la voiture. Il ne s'en éloigna pas, regarda autour de lui. Il n'y avait toujours que ce groupe d'adolescents dans la rue brusquement désertée, comme chaque fois qu'une voiture de police s'y arrêta. On devinait les habitants des taudis derrière leurs fenêtres, guettant, attendant de savoir s'ils devaient rester cachés ou s'ils pouvaient sortir de leurs trous, histoire de rosser deux policiers assez inconscients pour avoir eu l'audace de s'arrêter et de rechercher l'un des leurs sans attendre l'arrivée de renforts.

Mhed fit un pas en avant, abandonnant l'impression de sécurité que lui donnait le contact physique de sa main nue avec la carrosserie de la voiture.

Il regarda les adolescents, trois filles et cinq garçons, les dévisagea l'un après l'autre, sentant qu'il devait faire quelque chose car une attitude totalement passive n'assurerait aucune protection à son coéquipier.

Il respira profondément, avança encore de trois pas, s'arrêta, les jambes un peu écartées, comme on apprendait à le faire pendant les heures de formation permanente auxquelles étaient astreints tous les membres du service de sécurité.

« La position donne de l'assurance », affirmaient depuis toujours les moniteurs.

Mhed avait repéré sa victime, un adolescent malingre, vêtu à l'ancienne mode, pantalon de toile bleu délavé et petit tricot thermogène.

— Toi, viens ici, lui ordonna-t-il.

TRACTS ANTISOCIAUX

Le garçon se retourna, fit mine de chercher derrière lui parmi ses compagnons, comme s'il ne se sentait pas le moins du monde concerné par l'appel du policier. Finalement, il braqua son index sur sa poitrine.

— Moi ? demanda-t-il d'un ton étonné.

— Oui, toi... Bon sang de Dieu, tu vas venir ici ?

L'adolescent se retourna à nouveau, regarda les autres qui ne bronchèrent pas. Il eut un sourire un peu moqueur, dans le fond plutôt satisfait d'avoir été repéré car il allait pouvoir leur montrer ce qu'il valait. Il s'avança vers le Maghrébin en roulant des épaules, une attitude ridicule car il était bâti comme un échalas.

— Me v'là, dit-il en se plantant devant Mhed qui caressait presque amoureusement la crosse de son pistolet.

— Comment tu t'appelles ?

— Moi ? répondit le gosse en se déhanchant légèrement.

— Oui, toi, pas mon cul...

Cette fois, l'adolescent pâlit. Il jeta un rapide coup d'œil vers les autres qui se tenaient toujours immobiles devant la porte. Il était coincé.

— Je m'appelle Cyril, dit-il à voix basse.

— Eh bien, Cyril, tu vas aller ramasser tous ces putains de bon Dieu de tracts et me les rapporter ici.

— Moi ?

Le ton était insolent. Mhed sentit presque physiquement le regard des adolescents. Ceux-ci paraissaient attendre quelque chose, un geste ou une attitude plus marquée, peut-être même un signal. Le Maghrébin savait que des patrouilleurs inconscients ou trop téméraires s'étaient parfois fait rosser à mort par des bandes de voyous dans ces quartiers pourris de l'Enclave.

IL NE DEVAIT PAS LEUR MONTRER QU'IL AVAIT PEUR.

Ses doigts se firent plus fermes sur la crosse de l'arme, y abandonnant leur tremblement. Il se racla la gorge pour éclaircir sa voix.

— Cyril, tu vas me ramasser ces foutus tracts ou je t'embarque pour conduite asociale.

L'adolescent hésita encore une seconde, chercha un appui dans le regard de ses camarades, mais certains avaient détourné le visage car ils avaient deviné que le petit « flic » n'hésiterait pas à se servir de son pistolet s'il se sentait véritablement menacé.

Cyril commença à ramasser les feuilles, sans se presser, une douzaine tout au plus. Il les porta au Maghrébin, attendit sans bouger en fixant le sol.

— Mhed !

Le cri leur fit lever le visage. Le Maghrébin reconnut Tracy qui se trouvait sur la terrasse, faisant de grands signes pour attirer son attention, criant à nouveau :

— Tu l'as pas vu sortir ?

— Qui ?

— Le salopard qui a lancé les tracts...

S'il est pas sorti, il a dû se tirer par les toits.

Mhed approuva silencieusement d'un signe de tête. En haut de l'immeuble, son coéquipier eut un haussement d'épaules avant de disparaître vers la cage d'escalier.

Le regard de Mhed se reposa sur les adolescents qui étaient toujours immobiles, serrés les uns contre les autres devant la porte. Il remarqua que la rue était peu à peu envahie par d'autres individus, plus âgés, sans doute des oisifs, des asociaux ou des individus plus ou moins malades qui avaient pu se faire dispenser provisoirement de travail : hommes malingres aux visages pas rasés, aux yeux enfoncés, brillants de drogue et d'alcool, femmes aux cheveux gras et au corps trop lourd, sans grâce, tout un monde de cloportes qui traînaient leur misère dans la fange de l'Enclave sud-est.

Mhed se demanda quel type de *cervelec* on avait pu activer sur de pareils individus, sans doute des programmations de manœuvres ou peut-être d'assistés sociaux, ce qu'on faisait depuis quelques années sur une partie toujours plus grande de la population.

Un bruit derrière lui, le frôlement de pieds nus sur la chaussée. Mhed sentit l'angoisse revenir. Il se sentait englué, comme une mouche dans une toile d'araignée, regardant ces gens qui semblaient surgir du néant, se groupant comme des gouttes d'eau sur une vitre durant l'orage. Il fit un pas en arrière, essayant d'être naturel, puis un autre et un autre, jusqu'à ce qu'il bute contre la carrosserie de la

voiture. Il retrouva alors un peu d'assurance, se pencha à l'intérieur par la vitre baissée. Le visiophone était branché, mais le son ne passait pas. Il avança la main vers le clavier pour appeler le Central et donner leur position.

— Mhed, tu as fait ramasser ces torche-culs ?

Il se retourna, vit son coéquipier sortir de l'immeuble, encore essoufflé par sa course dans l'escalier, tenant toujours son arme à la main. Le grand Africain s'arrêta au milieu de la chaussée, dévisagea avec attention la bande d'adolescents à laquelle s'étaient joints une cinquantaine de badauds des deux sexes tandis que des dizaines de têtes apparaissaient maintenant aux fenêtres des immeubles voisins.

Sans se démonter, le policier les prit à partie.

— Et bien entendu, personne connaît le fils de pute qui a balancé les torche-culs dans la rue ?

Personne ne répondit. Tracy recula alors lentement vers la voiture, sans tourner le dos à la foule, comme si lui aussi craignait quelque chose.

Mhed était remonté dans la voiture. Il lança le moteur, enclencha le visiophone, reprenant contact avec le Central.

— Voiture 55, annonça-t-il, nous repartons après un contrôle.

L'opératrice du Central rechercha la position du véhicule de patrouille sur un plan géant de la ville. Quand elle l'eut repéré, elle se pencha sur l'écran, dut surprendre l'anxiété dans le regard du Maghrébin.

— Besoin de renforts ? demanda-t-elle.

— Inutile, on repart immédiatement.

Mhed coupa le contact visuel. Il se méfiait de tout le monde depuis qu'il ressentait à nouveau ces signes avant-coureurs de frayeur panique. Il ne fallait pas qu'une autorité les découvre sur son visage, sinon il serait de nouveau envoyé au lazaret et cette fois, il ne donnait pas cher de sa peau si les techniciens constataient que son *cervelec* ne supportait pas l'activation nécessaire à son appartenance au service de sécurité. Il prenait donc sur lui, rusant dès qu'il ressentait les prémices d'une de ces angoisses.

« Sans doute un peu de fatigue, essayait-il de se persuader, uniquement de la fatigue. »

Son tour de congé annuel n'allait plus tarder. Il retournerait au pays, les poches pleines, fric économisé en partie sur sa solde,

résultant aussi des petites « grattes » faites sur le dos des commerçants se trouvant sur le parcours de leurs patrouilles. Au début, Mhed avait été choqué par ce racket car il prenait très au sérieux son métier de flic-mercenaire, mais depuis qu'il faisait équipe avec Tracy, un déjà vieux de la vieille, il en avait croqué lui aussi. Et puis, ça ne mangeait pas de pain...

Tracy s'installa à son tour dans la voiture. Il remit son arme dans son étui d'aisselle, lança un regard en biais vers son coéquipier.

— J'ai bien cru que ces salopards allaient pas nous laisser partir. De toute manière, j'étais prêt à tirer dans le tas...

Le Maghrébin ne répondit pas. Il accéléra et la voiture décolla du trottoir pour se replacer au centre de la chaussée, avançant lentement.

Brusquement, sans qu'on pût même soupçonner de quelle fenêtre elle avait été lancée, une bouteille vint se briser sur le pare-brise blindé, l'éclaboussant de son contenu, sorte de bouillie rougeâtre qui s'étala comme du sang mêlé de viscères.

Mhed avait déjà freiné, mais son coéquipier lui fit signe de continuer en se penchant lui-même pour actionner les jets d'eau sous pression qui nettoyèrent le pare-brise souillé.

— T'arrête pas, c'est ce qu'ils attendent... Ces salopards cherchent l'incident... Y a deux ans, les émeutes du quartier de *la Défense* ont commencé comme ça, une altercation provoquée par des asociaux et résultat, huit jours de combats de rues, un peu plus de trois mille morts, quatre fois plus de blessés et des dizaines d'immeubles de rapport entièrement détruits... Tu me diras que c'était pas la peine de voir ces vieilles fichues tours flamber comme des torches !

La voiture de patrouille quitta enfin la rue en pente, retrouvant le grand boulevard, large et sûr, qui faisait fonction de frontière tacite entre la ville vivante, celle des travailleurs et l'Enclave sud-est, toujours promise à la démolition, refuge actuel de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient bénéficier des bienfaits de l'Union. On avait tant dit, tant raconté, tant écrit, tant supposé sur ces quelques dizaines d'hectares que les responsables de haut niveau commençaient à penser sérieusement que son existence était en définitive plus bénéfique qu'elle ne pouvait le paraître.

« Les asociaux sont au moins regroupés en un seul lieu. Il suffit que le service de sécurité les surveille de près et ils nous foutront la paix... »

Cela tendait à devenir une forme de gouvernement.

L'Africain prit les tracts que Mhed avait posés sur la console

centrale, à côté de l'écran du visiophone.

— C'est ça que le salopard balançait dans la rue ?

— Exact.

L'Africain lut un tract à haute voix. Il garda un visage fermé, se tourna vers son coéquipier.

— Tu as compris quelque chose ?

— Non, mais c'est pas notre affaire de comprendre.

— Tu as raison.

Il regarda la feuille de papier de mauvaise qualité. L'impression était pâle, comme si on en avait mouillé l'encre violette.

— C'est du travail d'immigré, dit l'Africain.

PREMIER TRACT

Au-delà des froides étoiles

Cristal

J'ai tracé

Ton visage, un peu de ton image.

Cristal perdu

Dans le néant des galaxies

Cristal froid

De mort et d'amour.

Où es-tu maintenant ?

Au-delà du Grand Infini

Ou si proche

Que je ne peux te voir.

Alors regarde autour de toi

Cristal

Regarde et verras-tu enfin

La vérité ?

SÉCURITÉ URBAINE

Capitaine Arsène servait dans la sécurité urbaine. C'était un homme de race européenne d'une trentaine d'années. Au sortir de la faculté de droit, il avait demandé et obtenu d'être programmé pour faire carrière dans la répression. Il aimait bien son travail, ne s'en cachait pas et n'en ressentait aucun complexe. Il affichait toujours une assurance tranquille, ce qui avait beaucoup fait pour son avancement rapide dans la hiérarchie du service.

Il commandait maintenant la troisième escouade de patrouilleurs, l'une des forces réputées les plus dures de la sécurité urbaine, celle qui était chargée de faire respecter le règlement dans l'Enclave sud-est, cet abcès purulent greffé sur le tissu encore sain du reste de la cité.

Les hommes appartenant à l'escouade étaient tous des mercenaires spécialement entraînés, ayant souvent servi auparavant dans les commandos nocturnes, ceux qu'on appelait les « Anges noirs ».

*

Capitaine Arsène était un homme de grande taille, certainement plus du mètre quatre-vingt-dix, très fier de sa stature. Uniquement vêtu d'uniformes coupés sur mesures dans les meilleures étoffes, de chemises blanches dont il changeait plusieurs fois par jour, il portait beau et passait pour l'officier le plus élégant de la sécurité urbaine. Cette allure mâle et altière, jointe à une grande réputation d'amoureux, en avaient fait un invité très recherché des soirées érotiques que donnaient les épouses des cadres supérieurs dans le but de marier leurs filles à des jeunes gens d'avenir.

Il était en effet interdit à la fille d'un cadre supérieur de trouver un époux ailleurs que dans les rangs de sa caste. Le règlement intérieur de l'Union était très strict sur ce point et les dispenses maritales étaient rarement accordées par le conseil d'administration, surtout lorsque la famille avait un membre appartenant aux services de sécurité.

Capitaine Arsène n'avait pas encore convolé. Il trouvait toujours d'excellentes raisons pour se récuser après les essais physiques que les candidates au mariage lui accordaient avec enthousiasme au simple vu de son extraordinaire anatomie.

« Le plus merveilleux phallus depuis dix ans », s'était écriée le soir du baptême de sa promotion l'épouse d'un chef de service qui venait d'user du droit de cuissage accordé à son rang.

Capitaine Arsène ne s'était jamais montré indigne de cette première et compétente constatation. Il n'avait pas encore éprouvé le besoin de se fixer définitivement car il trouvait chaque fois des yeux plus attirants, une bouche plus sensuelle, un corps plus tentant. Et puis ne risquait-il pas de gâcher sa carrière en entrant trop vite dans le système ?

Il préférait garder sa complète liberté, se consacrer uniquement à son travail, à la longue traque des asociaux et de ceux qui les aidaient, cette chasse impitoyable à laquelle il prenait tant de plaisir.

*

Capitaine Arsène était dans son bureau, au vingtième étage de l'hôtel des sécurités. Il se tenait en face du mur couvert d'écrans de télévision branchés en permanence sur les salles d'alerte ou parfois sur les caméras de toit des voitures de patrouille.

Au centre du mur, se trouvait l'écran géant sur lequel il pouvait transférer l'une quelconque des images données par les écrans annexes. Il lui suffisait de choisir sur le clavier encastré dans l'épais plateau métallique de sa table de travail.

Il y eut un appel sonore. Le circuit intérieur. Capitaine Arsène le brancha sur l'écran géant et le visage rougeaud de l'Intendant-général Vinceslas apparut.

Le patron des forces de sécurité urbaine avait l'air préoccupé. Cela se traduisait chez lui par des bajoues un peu plus tombantes et un teint plus cireux. Par contre, son regard restait le même, également éteint, voilé par ses paupières lourdes. La rumeur publique disait qu'il ne prenait quelque éclat qu'au sortir d'un déjeuner car l'Intendant-général traînait une solide réputation de buveur, ce qui ne nuisait d'ailleurs en aucune façon à son comportement de policier. Il était efficace et avait su s'entourer d'une équipe de cadres solide et compétente.

Vinceslas était un opportuniste qui devenait ferme quand l'opinion publique le lui demandait et qui savait en même temps fermer les yeux sur les délits qui ne troublaient pas la paix sociale. Cette manière de procéder lui avait acquis de nombreuses influences dans les services commerciaux, ce qui assurait régulièrement sa reconduction dans le poste. C'est ainsi qu'il attaquait sa dixième année à la tête des services généraux de la sécurité urbaine.

Certains journalistes envieux, ou soudoyés par des « challengers » malheureux, avaient écrit un jour que Vinceslas interdisait de fumer dans son bureau non par mesure d'hygiène, mais pour éviter une explosion provoquée par les vapeurs alcooliques dégagées par sa propre respiration. Lui s'en moquait complètement et éclatait de rire en allumant un cigare chaque fois qu'on lui racontait cette histoire.

L'Intendant-général regarda capitaine Arsène, eut sa lippe habituelle et ordonna d'une voix calme :

— Montez me voir immédiatement.

— Immédiatement ?

— Bien entendu...

Vinceslas avait haussé le sourcil. Il essaya de se persuader avoir mal entendu car il n'était pas possible qu'un petit cadre, patron d'une escouade secondaire, puisse hésiter, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, à obéir à l'un de ses ordres.

— Immédiatement, répéta-t-il avant de couper la communication.

Capitaine Arsène se leva, boucla son ceinturon et quitta son bureau pour se diriger vers l'unique ascenseur qui desservait le dernier étage de l'hôtel des sécurités, celui où se trouvaient les services de l'Intendant-général. L'ascenseur spécial était l'unique moyen d'accéder au niveau du saint des saints, à moins de se poser en hélicoptère sur la terrasse, mais les batteries antiaériennes ouvraient automatiquement le feu sur tout appareil qui aurait tenté la manœuvre sans avoir auparavant envoyé le code spécial que l'ordinateur changeait toutes les heures.

L'ascenseur grimpa en quelques dizaines de secondes les cinquante étages qui séparaient un cadre encore moyen du sommet de la hiérarchie. Chaque fois qu'il empruntait cet ascenseur, capitaine Arsène se persuadait qu'un jour ce serait lui qui attendrait en haut, derrière les portes blindées, que de jeunes promus viennent lui faire leurs rapports ou prendre ses ordres. Peu à peu, c'était devenu pour lui une telle certitude qu'il réfléchissait déjà aux changements qu'il effectuerait pour rendre les forces de sécurité urbaine encore plus efficaces.

La caméra de surveillance coulissait sur un rail circulaire fixé au plafond de la cabine. Elle tournait lentement en ronronnant. On devait l'examiner sous tous les angles. Quand l'ascenseur arriva au dernier étage, les portes blindées s'ouvrirent presque instantanément, sans que le processus normal ne soit appliqué : mot de passe, code et contre-code, vérification de la carte de service par l'ordinateur central.

L'affaire devait être d'importance.

L'une des secrétaires du service attendait capitaine Arsène pour le conduire directement dans le bureau de Vincenas, sans le faire passer par la pièce qu'on avait surnommée « l'antre à patience » et dans laquelle les visiteurs devaient généralement attendre de longues heures avant d'être reçus par l'autorité suprême.

*

L'Intendant-général se tenait devant la gigantesque baie vitrée par laquelle on pouvait contempler la partie sud de la capitale de l'Union européenne pour l'automobile. L'hôtel des sécurités avait été édifié sur *la colline de Maillot*, au cœur du quartier des Pouvoirs.

Sur la droite, on distinguait *le bois de Boulogne* et, juste en face, *la plaine du Trocadéro* descendait en pente douce jusqu'au fleuve, étendue monotone où seuls quelques vieux immeubles étaient encore debout, semblables à des fragments de passé déposés parmi les bosquets, tandis que plus bas encore, cachées dans leurs écrins de verdure, s'élevaient les villas des directeurs, avec les éclats lumineux de leurs piscines sous bulles.

De l'autre côté du fleuve, on découvrait la masse argentée de la grande tour, symbole de la capitale depuis bientôt trois siècles.

Pendant les émeutes connues sous le nom de « Fronde des fonctionnaires », au début de l'ère des Unions, la tour avait été transformée en camp retranché. Des combats très durs s'étaient déroulés à ses pieds et même dans les étages qui étaient devenus le centre nerveux de la révolte. La garnison, composée des élèves de l'E.N.A., renforcés par les groupes de choc du ministère des Finances, avait longtemps résisté aux assauts répétés des mercenaires africains de l'Union européenne pour l'automobile. Ce ne fut qu'après une attaque d'hélicoptères arrosant les deux derniers étages de roquettes au phosphore que les assiégeants prirent enfin pied dans la tour où les combats se poursuivirent durant encore cinq jours tandis que l'incendie ravageait le sommet.

Lorsque les émeutes prirent fin, le conseil d'administration de l'Union pensa faire raser ce qui restait de l'édifice métallique devenu maintenant le symbole de la résistance au nouvel ordre social, mais la guerre avec la Confédération méditerranéenne pour les fruits et légumes était proche et on laissa le vieux squelette en paix, se contentant de le faire repeindre en argenté, comme un objet dérisoire.

C'était plus d'un siècle auparavant. Depuis, on avait reclassé les anciens fonctionnaires dans les services administratifs de la firme, ce

qui apaisa les rancœurs. La pose obligatoire des *cervelecs* et leur activation programmée avait ensuite jeté à bas les vestiges de l'ancienne société et gommé les frontières devenues inutiles entre peuples spécialisés dans la même production industrielle.

L'Union européenne pour l'automobile était rapidement devenue l'une des puissances les plus redoutables du monde occidental, la première dans son secteur depuis la mise en liquidation de l'Union nord-américaine des motorisations.

*

L'Intendant-général Vinceslas se tourna lentement, paraissant découvrir la présence de capitaine Arsène.

— Ah ! capitaine...

Il s'approcha, la main tendue, serra celle de son subordonné puis alla jusqu'à son bureau, y prit une feuille de plastique vert, la montra à capitaine Arsène en lui demandant d'une voix morne :

— C'est bien votre rapport ?

— En effet, monsieur L'Intendant-général.

Vinceslas eut un petit rire aigre qui fit tressaillir ses bajoues. Il ouvrit l'un des tiroirs de son bureau, en sortit une petite bouteille qu'il décapsula d'un coup de pouce avant d'en avaler le contenu d'un trait. Il passa le dos de sa main sur ses lèvres, resta quelques secondes silencieux puis poursuivit d'un ton neutre :

— Selon votre rapport, ce sont les hommes affectés à la voiture de patrouille n° 55 qui ont intercepté ces tracts.

— C'est exact, dans l'une des rues de l'Enclave.

— Bien entendu.

Capitaine Arsène sentit instinctivement que quelque chose clochait et qu'il devait rester sur ses gardes. Dans ces cas-là, le silence lui semblait toujours la meilleure des défenses.

— Vos hommes ont pris en chasse le terroriste qui a lancé ces tracts ?

— Bien entendu... Enfin l'un d'eux, l'autre étant resté auprès du véhicule comme le prescrit le règlement intérieur.

— Et ils n'ont pas arrêté le terroriste ?

— Il est difficile d'arrêter quelqu'un dans l'Enclave sans risquer l'incident. Les hommes de la patrouille 55 étaient seuls, isolés au

milieu d'une foule hostile. Je considère personnellement comme un exploit d'avoir pu récupérer ces tracts sans avoir besoin de demander l'envoi de renforts.

L'Intendant-général prit l'un des tracts et le relut à voix haute, lentement, en lançant de fréquents coups d'œil vers capitaine Arsène. Quand il eut terminé, il fit la moue, reposa le tract sur le bureau, jeta un regard vers le tiroir toujours ouvert, avança la main, hésita et se décida finalement pour un petit flacon d'alcool de riz.

— Ce texte a été soumis à l'ordinateur de décryptage du centre informatique, dit-il. Nous n'avons obtenu jusqu'à présent aucune réponse satisfaisante...

Il décapsula le flacon avant de poursuivre :

— À vrai dire, nous n'avons obtenu aucun résultat, ce qui semble prouver que le code d'écriture a été conçu par un autre ordinateur. Comme aucun groupe terroriste n'a accès à un ordinateur sur le territoire de l'Union, nous pouvons conclure que ce tract vient d'un concurrent étranger.

Capitaine Arsène murmura :

— Des rumeurs affirment au contraire que les terroristes ont des complices partout. Alors...

L'Intendant-général éclata.

— Ce que vous prétendez est impossible et vous le savez ! Les techniciens affectés aux ordinateurs sont tous munis de *cervelecs* avec barrière sociale automatique. Ça les rend absolument imperméables à toute propagande ou infiltration non codifiées.

Capitaine Arsène comprit que, malgré ses éclats de voix habituels, l'Intendant-général était réellement inquiet. Lui n'avait pas ressenti de menace, même indistincte, en lisant les quelques lignes sans aucun sens du tract. Il regarda Vinceslas qui vidait son flacon d'alcool, attendit quelques secondes avant de dire :

— Il peut y avoir une autre solution, monsieur l'Intendant-général.

— Laquelle ?

— Le texte de ce tract n'est pas codé... Ce n'est qu'un tract de plus, semblable à ceux que nous avons déjà trouvés dans les rues de la ville, une nouvelle provocation des asociaux...

— Vous voulez rire ?

Vinceslas regardait son subordonné avec étonnement.

— C'est impossible, voyons !

Il alla reprendre le tract et le passa à capitaine Arsène.

— Relisez-le vous-même... Enfin, l'avez-vous lu ?

Il haussa les épaules.

— Y trouvez-vous un seul des appels habituels au pillage, au vol, à l'assassinat de nos hommes de patrouille ? Non, cette fois, nous nous heurtons à quelque chose de plus subtil, de plus pernicieux.

— Que devons-nous faire alors ?

— Nous allons confier ce texte au service de décryptage de la sécurité extérieure. Ils détermineront de quelle autre Union vient ce nouveau danger... En attendant, vous allez donner l'ordre de capturer par tous les moyens ceux qui essaient de propager ces tracts codés...

Il sourit.

— Au besoin, arrosez vos hommes de primes et promettez-leur des promotions extraordinaires.

Capitaine Arsène salua et tourna des talons. Il savait qu'il risquait de jouer sa carrière dans cette affaire. Une fois de plus, il pesta contre les asociaux qui ne savaient pas, ou ne voulaient même pas profiter des largesses de l'Union, préférant s'engager dans des luttes stériles et sans espoir car il était mathématiquement impossible qu'ils puissent vaincre un jour les forces de sécurité. Capitaine Arsène pensait souvent que les asociaux avaient perdu la raison. C'était pour lui la seule explication à leur étrange attitude.

MAISON-MONSTRE

Cyril arriva à l'avant-dernier étage du gigantesque immeuble construit un demi-siècle auparavant. La maison-monstre faisait partie de cette chaîne d'habitations sociales que l'Union européenne pour l'automobile avait mise en chantier dans ses grands centres industriels pour montrer qu'avec sa prise de pouvoir commençait une ère nouvelle de prospérité. Feu de paille car, après l'explosion de joie qui avait suivi le rachat des gouvernements à base politique par les grands trusts multinationaux, tout dégénéra très vite. Ce fut la « Fronde des fonctionnaires » et durant la décade maudite qui suivit, le programme de construction fut abandonné.

La maison-monstre était maintenant comme un immense navire de béton brut échoué au centre de l'Enclave sud-est, abandonné, jamais terminé, devenu le refuge d'une population mouvante, mal définie qui rôdait dans ses couloirs comme autant de fantômes. « La prospérité générale est enfin arrivée... » La phrase clef des discours qu'avaient faits les directeurs généraux de l'Union pour justifier le rachat des gouvernements en faillite. L'âge d'or attendu depuis des siècles sinon des millénaires, la rentabilité qui allait rendre aux hommes leur Eden perdu... Un rêve. Une fois de plus, tout avait basculé. Révoltes et attentats répondirent aux promesses mensongères. Le service psychosocial mit alors au point le *cervelec* obligatoire et tout redevint rapidement normal.

Dix ans auparavant, on avait pensé à faire raser ces îlots devenus insalubres, mais il y avait toujours eu un problème plus urgent à résoudre, aussi se contenta-t-on de mieux quadriller l'Enclave sud-est par les patrouilles de sécurité. Parfois, de grandes rafles surprises purgeaient les vieux immeubles des asociaux. C'était un peu comme retenir le sable d'une plage dans une passoire et, le lendemain même des rafles, dès que les dernières forces de sécurité avaient disparu, les ombres revenaient et tout recommençait.

*

Cyril fouilla ses poches et en sortit le plan que lui avait dessiné sa sœur. Il l'examina avec attention, suivant le chemin du bout de son doigt, en profitant pour retrouver un souffle perdu en grimpant d'une seule traite dix-neuf étages par l'ancien escalier de secours.

Jusqu'au troisième niveau, il avait retrouvé à chaque palier les odeurs de feu de bois ou celles de la nourriture qui cuisait, mais au-delà, dans les étages supérieurs, tout était devenu désert et silencieux. Il n'y avait plus d'autres odeurs que celle des plâtres humides qui se détachaient de leurs supports par panneaux entiers, entraînant dans leur chute les papiers peints plastifiés qui pendaient ensuite comme une végétation pétrifiée. Il fallait parfois se frayer un chemin comme dans une jungle, en taillant à coups de machette.

Cyril était maintenant dans le royaume de ceux qui se refusaient à tout contact, même avec leurs compagnons de misère. Les longs couloirs qui desservaient autrefois les appartements étaient ici encombrés de gravats. On avait creusé à la pioche des ouvertures dans les murs, créant ainsi une sorte de gigantesque labyrinthe dont les différentes voies s'éloignaient les unes des autres pour se rejoindre un peu plus loin, parfois barrées par des éboulements, parfois obstruées par ceux-là mêmes qui se cachaient dans les pièces voisines. Se risquer seul et sans armes dans cet univers crépusculaire était le fait d'une inconscience toute juvénile car ici régnait à nouveau l'antique loi de la force, du « chacun pour soi » des animaux sauvages et on y tuait le plus souvent avant même d'être certain de se trouver en face d'un ennemi.

Cyril se dirigeait avec aisance dans les couloirs sans fin, franchissant des portes inexistantes, grimpant à des échelles improvisées pour parcourir encore d'autres couloirs, s'arrêtant souvent pour consulter son plan avant de repartir un peu plus loin. Il se sentait observé, suivi par des regards invisibles qui collaient à sa peau comme des traces gluantes. Un pincement d'estomac... On racontait que de petits commandos d'Ange noirs étaient *déposés* de nuit sur une terrasse de la maison-monstre. Chargés d'assez de vivres et de munitions pour tenir plusieurs jours, ils se glissaient alors dans les niveaux supérieurs, exterminant tout ce qu'ils rencontraient. Parfois accrochés par des asociaux armés, certains Ange noirs n'étaient jamais ressortis de la maison-monstre.

Cyril s'arrêta, hésitant brusquement à franchir le seuil du living d'un ancien duplex grand standing jamais terminé. Il ne pouvait éviter cependant d'y passer car c'était au fond de la pièce en L que se trouvait l'escalier en colimaçon permettant d'accéder au dernier niveau. Revenir sur ses pas et emprunter un autre passage était impossible car il ne pourrait certainement plus retrouver alors la route indiquée sur le plan.

Il sentait une présence invisible, juste à l'angle, derrière le tas de gravats qui s'élevait devant la grande baie dont le châssis métallique

était aujourd'hui démunie de vitrage.

— Avance, ordonna une voix sourde.

L'adolescent hésita une seconde puis il obéit, leva les bras en les tenant bien écartés de son corps pour montrer qu'il n'était pas armé et ne venait donc pas en ennemi. Il ne faisait d'ailleurs pas très belliqueux, malingre, toujours vêtu de son vieux pantalon de toile délavée et de son tricot thermogène, seuls biens qu'il possédait en ce monde. Il portait aussi une besace taillée dans un tissu grossier.

— Avance, répéta la voix, viens dans la lumière...

Cyril se plaça juste en face de la grande baie par laquelle le soleil inondait le fond de la pièce. Une forme se leva lentement, émergeant de l'éboulis derrière lequel elle se tenait auparavant tapie. Ce n'était qu'une silhouette, une ombre chinoise qui se tenait entre la lumière et l'adolescent.

Cyril s'avança encore d'un pas. En baissant imperceptiblement le visage, il put éviter la lumière blanchâtre et découvrit que l'ombre n'était pas un membre des services de sécurité, mais un tout jeune homme aussi mal vêtu que lui, avec une cartouchière de toile en travers de la poitrine. Il tenait un fusil d'assaut pointé dans sa direction.

— Qu'as-tu dans cette besace ? demanda l'Ombre.

— Rien d'important.

— C'est moi et moi seul qui décide de ce qui est important. Vide cette besace sur le sol... Ici, précisa l'Ombre en montrant avec le canon de son arme la partie du plancher inondée de soleil.

Cyril mit un genou à terre, ôta sa besace, l'ouvrit et la vida aux pieds de son agresseur : quelques sachets de soupe déshydratée, des boîtes de rations miniaturisées, une miche de pain trop cuit et une dizaine de tubes de pastilles désinfectantes capables de rendre potable l'eau de pluie qui croupissait dans les citernes à ciel ouvert de la terrasse.

L'Ombre s'avança, mit à son tour un genou à terre, prit les objets un à un, les examina avec attention, les reposa scrupuleusement à la place même où il les avait pris.

— Pour qui tout ça ? demanda-t-il.

— J'apporte ces provisions à Urbain.

L'Ombre se redressa et le canon du fusil se repointa sur la poitrine de Cyril.

— Qui est Urbain ?

— Un homme comme toi, un asocial solitaire qui vit au dernier niveau, tantôt ici, tantôt ailleurs...

— Connais pas. Je suis pourtant à ce poste depuis trois mois.

Cyril eut un geste des épaules.

— Urbain écrit des tracts, précisa-t-il. Tu en as peut-être lus, tu sais, ces tracts que personne ne peut comprendre.

L'Ombre éclata de rire.

— Le Dingo alors !

— Dingo ?

— C'est comme ça qu'on l'appelle par ici. Alors toi, tu connais le Dingo ?

Cyril se mordilla les lèvres, ne sachant si connaître le Dingo n'équivalait pas à une condamnation. Il resta vague, se contentant à nouveau d'un timide mouvement d'épaules.

— C'est ma sœur qui le ravitaille habituellement, mais elle est malade et elle m'a demandé d'aller voir le Dingo à sa place.

— Quelle maladie a-t-elle ?

— La tête, elle sent le mal dans sa tête.

L'Ombre recula vivement de quelques pas sans cesser de pointer son arme pour tenir l'adolescent à distance.

— Tu ne savais pas que j'étais ici, en sentinelle ? demanda-t-il.

— Non, je ne savais pas.

— Pourtant je connais ta sœur, celle qui vend son corps, et elle savait que j'étais ici. Alors pourquoi ne t'a-t-elle pas parlé de moi, la Sentinelle ?

Cyril baissa les yeux.

— Sans doute son mal...

L'Ombre resta silencieuse quelques secondes avant de dire :

— Je te crois... Maintenant, ramasse tes affaires et file.

Cyril remit les provisions dans sa besace. Il se releva, regarda l'Ombre et lui demanda :

— Toi, tu sais où se trouve le Dingo ?

— En haut, plus loin, vers le sud de la maison-monstre.

Cyril eut cette fois un signe presque amical de la main. Il se dirigea ensuite vers le fond de la pièce, grimpa les échelons métalliques et se retrouva dans une autre pièce toute semblable à celle qu'il venait de quitter. Au fond, la cloison avait été percée à coups de pioche et il avait une ouverture inégale permettant de pénétrer dans l'appartement voisin.

L'adolescent sortit une fois de plus le plan que lui avait dessiné sa sœur et il chercha à s'orienter.

*

Ce ne fut au début qu'un bruit lointain, un halètement mécanique régulier semblable à celui d'un embiellage. Cyril s'avança, guidé par le bruit, de plus en plus intrigué car il était inconcevable de trouver un engin en état de marche au dernier niveau de la maison-monstre depuis longtemps coupée des réseaux énergétiques de la ville. Il eut alors une idée complètement folle, sans doute résultat des images déformées d'un rêve éveillé, imaginant un cœur métallique qui aurait donné la vie à la grande carcasse de béton... *Qui était réellement le Dingo ?*

Cyril avançait lentement, longeant les murs, se collant au béton, s'accroupissant derrière les éboulis avant d'aller plus loin. Le bruit de la machine devenait de plus en plus distinct. Il comprit qu'une seule cloison l'en séparait encore.

Devant lui, il y avait maintenant une porte, l'encadrement d'une ancienne porte, un trou, vide, donnant peut-être sur l'enfer. Il se plaqua un peu plus contre le mur et avança lentement le visage, gagnant centimètre par centimètre.

Il découvrit de l'autre côté de la cloison une pièce plongée dans la pénombre car la fenêtre, petite et très haute, avait été voilée par un morceau de tissu sombre cloué sur le châssis de bois.

La pièce avait dû être à l'origine une cuisine. Sous la fenêtre voilée, il y avait encore un évier en métal rouillé, enserré dans un plan de travail en mosaïques qui tenaient encore curieusement sur leur chape de béton. La machine se trouvait sur ce plan de travail. C'était un vieux duplicateur à alcool qu'un homme actionnait en faisant tourner à la main une grande manivelle.

L'homme était de taille moyenne, assez large d'épaules, uniquement vêtu d'un pantalon de plastique rouge. Il paraissait accaparé par son travail, les yeux fixés sur les tracts qui sortaient un à un du duplicateur. Il dut cependant sentir une présence étrangère derrière lui car il se tourna vers la porte.

— Qui est là ?

Il y avait de l'anxiété dans sa voix. L'adolescent pénétra alors dans la pièce, se planta à deux pas de lui, le dévisageant un peu comme on regarde un animal étrange qu'on découvre pour la première fois.

— Es-tu Urbain ?

— Oui, répondit l'homme, et toi, qui es-tu ?

— Cyril... Je suis Cyril, le frère de Joa et je t'apporte les provisions.

L'homme se détendit, sans doute rassuré. Il esquissa un sourire mais son visage se referma aussitôt, une brusque inquiétude dans le regard.

— Pourquoi Joa n'est-elle pas venue ?

Une brusque méfiance... Dans l'univers des marginaux de l'Enclave, et encore plus ici dans la maison-monstre, on se méfiait toujours de celui qu'on voyait pour la première fois, même d'un adolescent apparemment inoffensif. Certains rôdeurs solitaires tuaient pour un morceau de pain qu'ils ne mangeaient même pas... Alors, une ruse ? Pourtant cet inconnu connaissait l'existence de Joa, prétendait être son frère.

— Joa est malade, murmura l'adolescent, très malade. Elle va peut-être mourir.

Urbain s'avança, regarda le garçon qui venait lui annoncer la condamnation à mort de sa propre sœur d'une voix calme, égale et sans intonations, comme s'il avait parlé du temps qu'il faisait ou de la vente d'un kilo de pommes pourries.

— Sais-tu au moins pourquoi ta sœur va mourir ? lui demanda-t-il.

Cyril eut un mouvement d'épaules, un tic, un réflexe incontrôlé, un geste dérisoire pour s'affirmer.

— La tête... Joa a de violents maux de tête, sans doute son *cervelec* qui se dérègle et ça la ronge dedans !

Urbain se doutait déjà que le mal qui terrassait la jeune femme provenait d'un dérèglement de son *cervelec*. Ce genre d'accident arrivait parfois et il n'y avait qu'une solution, se rendre alors le plus vite possible au service de la maintenance psychologique où des techniciens procéderaient à une révision générale et si cela s'avérait nécessaire à l'échange standard des microdiodes défectueuses.

— Pourquoi ne s'est-elle pas portée consultante ?

— Elle veut pas... Joa préfère mourir que d'aller à la visite psychique.

Urbain resta un instant silencieux, pensif. Il se souvenait des conversations qu'il avait eues avec la jeune femme. Celle-ci affirmait déjà qu'elle ne se porterait jamais consultante si son *cervelec* venait à se dérégler.

« On dit qu'ils en profitent pour changer votre qualification et mieux régulariser les demandes d'emplois. »

Elle avait allumé une cigarette, regardé par l'ouverture qui avait été longtemps auparavant une baie vitrée donnant sur un parc, fermée maintenant par une vieille couverture clouée aux montants. Depuis des mois, on lui avait promis une nouvelle glace et elle l'attendait. Une glace ! Pour voir le parc transformé en terrain vague depuis que les arbres avaient été coupés et débités en bois à brûler.

« Tu comprends, avait poursuivi Joa, je suis une putain et j'aime mon métier. Je crois même être une bonne putain, seulement je vais avoir mes vingt ans et ils en profiteraient certainement pour me reprogrammer en femme de ménage ou gardienne d'enfants, et je déteste ce genre de travaux ! »

Ils avaient ri puis Joa s'était retournée sur le lit aux draps défaits.

« Toi, tu as eu de la chance, beaucoup de chance », avait-elle dit.

C'était à peine un mois auparavant, et l'adolescent venait de lui apprendre maintenant que le moment tant redouté par la jeune femme était arrivé. *Un dérèglement de son cervelec*.

— Voilà, dit Cyril en vidant sa besace sur une vieille table en plastique qui imitait le bois. Voilà les provisions !

— Merci.

Cyril prit l'un des tracts encore humides, en lut les premières lignes, hocha plusieurs fois la tête pour se donner de l'importance, comme s'il en comprenait le texte.

— Ce sont les mêmes que ceux emportés l'autre jour par les flicards.

— Ils les ont emportés ?

— Et comment... Tous les tracts qu'ils m'avaient fait ramasser sur les trottoirs de la rue.

Urbain regarda l'adolescent.

— Toi, tu les avais lus ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr...

Il eut un sourire un peu gauche pour masquer son mensonge.

— Ils étaient importants et c'est Joa qui les avait lancés, malgré sa maladie et le mal qui rongea sa tête. Maintenant que les flicards les ont fait ramasser, on raconte dans toutes les rues de l'Enclave qu'ils étaient importants.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Moi !

Cyril ricana en se montrant du pouce, haussant plusieurs fois les épaules.

— Moi... Moi, je serai éboueur, comme mon père... Les hommes sont tous éboueurs dans notre famille, toujours, depuis la naissance de l'Union. Alors, vous comprenez que je ne sais pas très bien lire les tracts.

L'adolescent regardait Urbain ranger dans des casiers les provisions qu'il venait de lui apporter.

LE DINGO !

C'était donc le nom que lui avaient donné les autres asociaux qui hantaient les derniers niveaux de la maison-monstre. Le Dingo, celui qui écrit des mots sans signification connue par les hommes.

Qui était-il vraiment ?

BISTROT « LA LUXURE »

Mhed sentit la petite crispation qu'il connaissait bien lui tordre l'estomac. Il en connaissait aussi la raison. Dans moins de cent mètres, il lui faudrait virer sur sa droite, quitter le boulevard-frontière pour suivre la rue qui s'enfonçait dans l'Enclave sud-est.

Une fois de plus, Tracy et lui allaient sillonner pendant des heures les voies étroites, bordées d'immeubles décatés aux fenêtres aveugles, sans vitrage, avec leurs façades crasseuses qui pelaient comme des faces de lépreux. Les patrouilleurs s'arrêtaient parfois pour contrôler au hasard ceux qui leur paraissaient suspects. Cela pouvait bien se passer comme cela pouvait aussi dégénérer en bagarre, peut-être même en affrontement armé s'ils tombaient sur des asociaux de la tendance dure. Ils devraient alors faire usage de leurs armes et appeler ceux des sections spéciales en renfort.

Encore quelques dizaines de mètres !

Mhed sentit la crispation devenir plus forte, presque insoutenable, et il eut une aigreur qui lui laissa une saveur désagréable dans la bouche. Cela lui venait de plus en plus souvent, à dire vrai chaque fois qu'il prenait son service et découvrait au tableau des patrouilles que la voiture n° 55 était affectée à l'une des zones d'insécurité-max de l'Enclave. Depuis une semaine, cela le tourmentait au point qu'il commençait à en perdre l'appétit.

Malgré lui, il ralentit. Geste dérisoire qui ne pouvait retarder l'échéance que de quelques dizaines de secondes !

— On est drôlement en avance, dit soudain Tracy, j'en profiterais bien pour casser une petite croûte avant de commencer la patrouille.

Mhed resta muet.

— Ça te dit rien ? demanda son coéquipier.

— Si, si, bien sûr...

Il fit mine de chercher un bistrot des yeux. Il y en avait un au coin du boulevard, à l'endroit précis où il devait tourner pour pénétrer dans l'Enclave sud-est.

— On s'arrête là ? proposa-t-il.

— Ça a l'air bien, je veux dire propre...

Mhed rangea la voiture le long du trottoir. L'enseigne lumineuse brillait encore car le soleil ne se lèverait pas avant une bonne paire d'heures, l'aube traînant longtemps en cette saison. *La Luxure*, drôle de nom pour un bistrot ! Cela n'étonna pas davantage le Maghrébin qui découvrait pour la première fois le nom de l'établissement alors qu'ils passaient tous les jours au coin du boulevard-frontière, sans doute un de ces endroits où les travailleurs habitant l'Enclave aimaient boire leurs premiers verres avant de partir vers leurs lieux de travail. Ici, on aimait les appellations directes, sans fioritures, et le soir, des prostituées non titulaires, ou peut-être même encore stagiaires, devaient y faire leurs premières armes.

Mhed mit le visiophone en attente, brancha la fréquence d'alerte sur son « bip-appel » personnel. Tracy était déjà dans le café, une salle encore vide à cette heure matinale. Deux employés du *Contrôle des Réveils* étaient installés dans un coin. Ils prenaient leurs petits déjeuners avant de partir en tournée. Leurs visages étaient inexpressifs. Les paupières encore lourdes de sommeil, ils trempaient machinalement leurs crêpes au chocolat dans des bols de vin blanc chaud.

*

C'était soixante ans auparavant, quand avait éclaté la dixième crise économique du temps des Unions que, pour combattre les effets du chômage, l'Union européenne pour l'automobile avait créé de nouvelles qualifications dans ses services administratifs.

Les Contrôleurs des Réveils furent chargés de vérifier que les travailleurs se levaient bien à l'heure prévue par la convention collective de leur spécialité. Chaque matin, plusieurs îlots étaient tirés au sort par le service informatique et les Contrôleurs des Réveils partaient alors effectuer leurs tournées.

Cette innovation des services administratifs permit de créer plusieurs dizaines de milliers d'emplois nouveaux. L'idée parut bonne et le conseil d'administration de l'Union en décida une application plus généralisée. Il y eut bientôt des Contrôleurs des Ménages, des Contrôleurs des Lessives, des Contrôleurs des Trajets, des Contrôleurs des Salutations matinales et bien d'autres. Les plus doués de ces Contrôleurs devinrent rapidement Contrôleurs des Contrôleurs.

La dixième crise économique était maintenant terminée, oubliée depuis longtemps, et la prochaine n'était prévue que dans une trentaine d'années, mais ces emplois provisoires avaient survécu et la coutume récente les avait

rendus héréditaires, comme toutes les autres fonctions administratives. Les Contrôleurs étaient donc toujours là, contrôlant ou faisant semblant de le faire, rédigeant des rapports sans cesse recopiés qui n'intéressaient plus personne.

*

Mhed pénétra à son tour à l'intérieur de *La Luxure*. Avant de se diriger vers le comptoir où son coéquipier était déjà installé, il s'arrêta un instant devant le vidéophone à pièces, lut machinalement les titres des courts métrages proposés : « Madame prend son pied », « La petite ravageuse », « Orgies pastorales » et bien d'autres œuvrettes du même genre. Depuis que le règlement intérieur de l'Union permettait de charger les vidéophones à pièces avec des films pornographiques, on ne trouvait plus que ce genre de spectacle, sauf dans de très vieux appareils installés dans l'Enclave, souvent oubliés par la *Compagnie des joies visuelles* qui en avait la concession. C'était là que certains maniaques allaient se repaître de bandes d'actualités aux images usées à force de défiler devant la source lumineuse.

Mhed glissa un écu dans l'appareil, hésita une seconde entre les titres puis fit son choix et enclencha le bobino intitulé « Homme à homme ». Il n'avait encore jamais visionné de hard-homo et il savait aussi faire plaisir à Tracy qui ne cachait pas ses préférences en matière de sexualité. L'Africain vivait depuis six mois avec Helmut, un jeune Nordique venu lui aussi faire fortune dans la capitale de l'Union et qui s'était retrouvé finalement « Gogo-boy » dans un bar spécialisé. Un soir, Tracy y alla boire un verre et ce fut le coup de foudre. Depuis, les deux hommes ne s'étaient plus quittés et le mercenaire africain attendait avec impatience le nouveau règlement marital qui lui permettrait d'épouser son amant.

Mhed s'installa sur l'un des tabourets, tourné vers l'écran du vidéophone qui s'éclaira sur l'image d'un sexe masculin en gros plan puis, sans besoin de générique, les deux éphèbes de service commencèrent leur exhibition. Mhed jeta un coup d'œil vers Tracy qui paraissait captivé par l'action, ce qui n'était pas son cas.

— Et pour toi, flicard, ce sera quoi ? demanda la serveuse, une jeune femme au visage mangé de taches de rousseur.

— Un café avec de la crème.

— Et comme bouffe ?

— Rien, j'ai pas faim...

— Faut bouffer, flicard, si tu veux bien baiser, constata la serveuse avec un sourire en biais.

Mhed se retourna vers le comptoir, détailla à son tour la fille qui le fixait, remarqua la lueur moqueuse dans son regard, le visage trop parfait et un corps qu'on devinait à l'avenant.

— Et si je bouffe bien, demanda-t-il sans cesser de la fixer, c'est toi qui me serviras la suite du menu ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle simplement en passant le bout de sa langue sur ses lèvres brillantes. Alors, je te sers quoi ?

Mhed se pencha pour regarder ce que mangeait son coéquipier.

— Comme mon copain, trois œufs frits dans le saindoux.

La serveuse s'éloigna vers ses fourneaux en ondulant des hanches qu'elle avait rondes et pleines. Mhed savait maintenant que son corps était parfait, peut-être un peu trop sensuel pour son visage encore enfantin et ses yeux trop clairs. La musique venant du vidéophone à pièces s'amplifia brusquement, ce qui marquait l'apothéose et la fin du petit film.

Le silence retomba. On n'entendit plus que la friture dont l'odeur se répandait dans la salle.

— C'était beau, dit simplement Tracy avant de se retourner vers le bar, très beau, très humain...

Mhed sourit, regarda son coéquipier avaler gloutonnement ses œufs au saindoux. Il se demanda si l'Africain lui avait demandé de s'arrêter dans ce bistrot parce qu'il avait réellement faim ou à cause de son état fébrile dès qu'ils approchaient de l'Enclave sud-est. Si la seconde hypothèse était la bonne, cela pouvait devenir dangereux car Tracy préviendrait un jour leur chef de section. On le renverrait alors au lazaret pour contrôler son *cervelec* et cette fois...

— Voilà vos œufs, dit la serveuse aux taches de rousseur.

Elle posa l'assiette odorante devant Mhed qui commença à tremper son pain dans les jaunes.

— Tu t'appelles comment ? demanda-t-il à la serveuse.

— Julie.

— Drôle de nom !

— Celui que m'ont donné mes parents, mais ceux d'ici, les clients surtout m'appellent tous Julie la rousse.

Mhed termina ses œufs frits avant de demander :

— Et ils sont où, tes parents ?

— M'man est morte y a deux ans, une sale maladie due à une épidémie polluante. P'pa Herbert est là-haut. Il dort...

— Alors comme ça, tu tiens ce bistrot avec ton père ?

— C'est un peu ça... C'est même complètement ça.

Mhed avala une première chope de café-crème brûlant. La présence de la serveuse aux taches de rousseur lui ôtait un peu de son angoisse. Il en avait même retrouvé l'appétit et se préparait à commander une seconde portion d'œufs au saindoux quand son coéquipier se leva pour se diriger vers les deux *Contrôleurs des Réveils*.

— Papiers, leur demanda-t-il sans sourire.

Les deux fonctionnaires haussèrent le sourcil puis, après s'être concertés du regard, ils fouillèrent leurs poches pour y chercher leur carte de service.

— Il est dingue ou quoi, ton copain ? demanda la serveuse à Mhed.

— Il a toujours bien aimé vérifier les papiers. Paraît que ça viendrait de sa race, que les Noirs ont pris ce goût du temps où les Européens vivaient en Afrique.

— Peut-être bien, mais moi ça me plairait pas des masses d'être contrôlée comme ça, alors que je vais partir au boulot et que je suis moi-même Contrôleur !

Mhed ricana. La serveuse aux taches de rousseur lui resservit une chope de café brûlant.

— Puisque t'es la proprio, t'es donc toujours ici derrière ce comptoir, constata-t-il.

— Je fais l'ouverture et P'pa Herbert se charge de fermer. C'est mieux car c'est le soir qu'y peut y avoir des incidents avec les ivrognes et puis c'est toujours aux heures tardives que les hommes veulent mettre en pratique les plaisanteries qu'ils débitent toute la journée sur mes fesses...

— Et la pratique te déplaît ?

— Pas du tout, j'ai jamais dit ça, s'insurgea la serveuse aux taches de rousseur, mais P'pa Herbert aimerait pas que je mélange travail et plaisir. Il a raison, je crois.

Mhed fouilla la poche de sa vareuse, paya ce qu'il venait de consommer, fit un clin d'œil à la serveuse.

— Eh bien, Julie, un de ces prochains soirs, je viendrai peut-être te rendre visite après le service.

— Comme tu voudras, flicard, lui répondit-elle en passant à nouveau le bout de sa langue entre ses lèvres.

Mhed sortit. L'Africain termina son contrôle, vint à son tour jeter un billet sur le comptoir avant de se diriger vers la porte. Il retrouva son coéquipier sur le trottoir, à côté de la voiture.

— Maintenant, ça va mieux, dit-il d'une voix neutre.

Une constatation plus qu'une question.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le Maghrébin avait posé la question d'un ton agressif. Son coéquipier le regarda, sourit, précisa :

— Je veux dire que ça va mieux après un casse-croûte comme celui qu'on vient de s'envoyer. (Il fit semblant d'hésiter.)

Pourquoi, qu'est-ce que tu avais compris ?

— Rien de plus sinon que ça va toujours mieux après un casse-croûte.

Les deux policiers s'installèrent dans leur véhicule. Mhed lança les moteurs, rebrancha le visiophone sur le Central puis enclencha la marche avant. Il vira immédiatement sur sa droite, prenant la rue plus étroite qui s'enfonçait dans l'Enclave.

— Et nous revoilà dans ce putain de nid à salopards, murmura Tracy.

Mhed prit sur lui, se força à ricaner et ajouta d'une voix désabusée.

— Faut s'y faire, gars, faut s'y faire...

L'Africain jeta un coup d'œil rapide vers son coéquipier.

— Hier au soir, t'as remarqué l'air préoccupé de capitaine Arsène pendant son briefing ?

Mhed sourit.

— Ça vient de ce tract qu'on a ramené de patrouille. Paraît que les grands patrons se posent des questions à son sujet... Tu te souviens bien de ce tract auquel personne n'a rien compris ?

— Je m'en souviens puisqu'on l'a mémorisé.

Mhed accéléra pour doubler un immense camion de nettoyage qui projetait un puissant insecticide sur le trottoir et le bas des façades afin d'empêcher que le soleil estival ne fasse éclore les milliards d'œufs de mouches mutantes pondus durant la nuit car les larves devenues adultes avant midi, pourraient proliférer à leur tour.

— Tu vois, Mhed, dit l'Africain. Moi, j'ai ma petite idée sur ce tract.

— Capitaine Arsène a dit qu'il doit venir de l'étranger et qu'il faudra certainement établir une grille de décryptage pour en comprendre le sens.

— Et s'il y avait pas besoin de grille de décryptage ?

— C'est impossible...

Mhed eut un rire étouffé avant de préciser.

— Personne n'a compris le sens, même l'ordinateur, même les cadres supérieurs du conseil d'administration.

L'Africain sourit à son tour.

— Et si c'était une nouvelle ruse de ces putains de salopards d'asociaux ? Tu saisis ce que je veux dire ? Ils pondraient exprès des tracts sans aucune signification.

— Tu crois ?

— Je suis certain que ces torche-culs sont pas écrits à l'étranger, mais ici.

Le Maghrébin ne savait trop que répondre à son coéquipier. Il ne tenait pas à s'engager plus avant, craignant toujours que Tracy soit en train de l'attirer dans un piège, comme il l'avait peut-être déjà fait tout à l'heure en proposant ce casse-croûte inhabituel.

— Et si ce torche-cul a été écrit par ici, reprit Tracy, je vois qu'un endroit où peuvent se cacher ceux qui ont monté le coup.

— Où donc ?

— *L'Européen.*

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu connais pas *l'Européen* ?

— Non.

L'Africain eut un petit signe de la main pour bien marquer que c'était lui qui menait l'affaire.

— C'est normal que tu connaisses pas puisque c'est pas dans notre secteur de patrouille et que tu es nouveau. On l'appelle aussi la maison-monstre... C'est gigantesque, vingt étages et huit sous-sols, trois cents mètres de façade d'un seul tenant. C'est abandonné depuis pas mal de temps et c'est devenu le vrai repaire, la base arrière de ces salopards d'asociaux.

Mhed fronça le sourcil. Il ressentait à nouveau l'angoisse diffuse oubliée dans le bistrot, lorsqu'il se trouvait en face de la serveuse aux taches de rousseur. Il n'osa même pas se demander si son coéquipier ne risquait pas de suggérer d'aller faire un tour vers *l'Européen*.

DEUXIÈME TRACT

Où es-tu

Cristal

Fille aux cheveux de feu

Et au corps de lave ?

Au loin,

Par-delà mes rêves

Cauchemars, visions,

Attends-tu encore ?

Cristal

Attends-tu toujours

L'heure des grandes choses

Quand les légendes enfin reviendront

Vivantes ?

Où es-tu

Cristal, fille aux yeux de ciel

Et aux lèvres

De vie ?

AMI CAFARD

Même en cette saison, les heures qui précédaient l'aube étaient toujours fraîches, ce qui réveilla Cyril.

L'adolescent ne réalisa pas immédiatement où il se trouvait, étendu sur le sol, dans un coin de l'appartement-caverne et il ne retrouva ses esprits que peu à peu, comme s'il avait été drogué.

On avait déposé un quart métallique à côté de lui. Une odeur agréable. Il prit le quart, goûta. C'était bon, chaud, très sucré.

— Ça fait du bien, n'est-ce pas ?

Cyril sursauta, leva les yeux, découvrit le Dingo. Ce dernier se tenait sur le pas de la porte, avec cet air perpétuellement amusé sur le visage. Cette fois, l'adolescent s'attarda sur la silhouette toujours vêtue du pantalon de plastique rouge et d'une veste de toile verte. Le visage du Dingo était mangé par une barbe folle et ses cheveux devaient être rarement peignés, jamais coupés en tout cas.

— Je dormais, murmura Cyril.

— Hier au soir, tu es tombé comme une souche après avoir mangé.

— Je me souviens avoir mangé puis...

Le Dingo eut un rire bref.

— Tu as voulu aussi boire de ça, comme moi.

Il se pencha en arrière, prit une bouteille à moitié pleine d'un liquide incolore, la montra à l'adolescent.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cyril.

— Ce que tu as voulu boire... Un liquide devenu rare à notre époque. Il me sert pour tirer mes tracts, mais on peut aussi le boire et il réchauffe le cœur des hommes. Toi, tu n'as pas l'habitude d'en boire et tu t'es endormi.

L'adolescent se leva, sentit ses jambes un peu faibles, comme s'il venait de courir longtemps dans les rues. Il se traîna jusqu'à l'ancienne baie maintenant sans vitrage, retrouvant peu à peu ses forces en gorgeant ses poumons d'air frais.

— Tiens, dit le Dingo en lui tendant une feuille fraîchement tirée, encore humide.

L'adolescent la prit et la tourna plusieurs fois entre ses doigts. Il ne semblait pas savoir qu'en faire, plutôt embarrassé par la feuille.

— C'est pour ta sœur Joa, dit le Dingo, mais tu peux le lire toi aussi.

L'adolescent fit « oui » de la tête et parcourut rapidement les quelques lignes. Il ne voulait pas montrer qu'il ne comprenait rien à ce qui était écrit. Sans savoir pourquoi, il n'avait pas envie de faire de peine au Dingo, cet homme qui actionnait tout seul la grande roue de sa machine à imprimer, sortant un à un les tracts qu'il rédigeait et que personne ne semblait pouvoir comprendre. Sa sœur peut-être en saisissait le sens. Elle lui avait dit une fois qu'il les écrivait pour elle.

— Maintenant, je vais repartir, dit Cyril.

— Retourne près de Joa... Dis-lui que je viendrai la voir dès que j'aurai terminé le tirage, une centaine de tracts qu'elle pourra distribuer à d'autres qui les jetteront du haut des immeubles de l'Enclave...

Cyril baissa le visage, l'air soucieux. Le Dingo s'approcha et lui releva doucement le menton, le forçant à le regarder.

— Qu'est-ce que tu as ?

L'adolescent avait presque des larmes dans les yeux. Très étonné, le Dingo répéta doucement d'une voix amicale, presque fraternelle.

— Qu'est-ce que tu as, Cyril ?

— Hier soir, je t'ai dit... Joa est devenue complètement folle. Elle a le mal dans sa tête et elle veut pas se porter consultante, alors certain qu'elle va bientôt mourir...

— Et c'est pour ça que tu pleures ?

— Bien sûr... Ça fera un salaire en moins à la maison et la mère se fait vieille et elle n'est plus une très bonne putain. Alors moi, faudra que je m'embauche avant l'âge légal, en trichant sur ma carte de vie.

Le Dingo restait sans voix. Il sentit un vide immense en lui, dévorant et glacial, comme s'il s'était trouvé brusquement en face d'un technicien de la chirurgie électronique. Quand Cyril avait réagi, il avait cru découvrir durant quelques secondes un sentiment derrière ses larmes, mais elles n'étaient que mécaniques, résultat d'un simple réflexe instinctif. Depuis longtemps, tout n'était plus que réflexes et seuls ceux dont le *cervelec* se déréglaient, ceux qu'on considérait comme des asociaux mentaux, avaient parfois des réactions non programmées par avance. Le Dingo demanda d'une voix douce :

— Tu peux tricher avec ta carte de vie ?

— Sûr, mais si les *Contrôleurs de dates de naissance* le découvrent, je suis bon pour le centre de rééducation civique et ils sont capables de reprogrammer mon *cervelec*...

Le Dingo éclata de rire.

— Tu as un *cervelec* d'éboueur, qu'est-ce que tu voudrais de pire ?

L'adolescent eut un regard effrayé.

— On dit qu'ils programment parfois des *cervelecs* de mercenaires sur les jeunes asociaux capturés. Ils peuvent alors les envoyer se battre sur les Marches de l'Est où les Ruskofs de l'Union céréalière ont actuellement du mal avec les hordes hindoues. C'est tout bénéfice... Ils se débarrassent de jeunes indésirables en les louant à prix d'or car les combattants d'origine européenne sont très recherchés et de plus en plus rares.

— T'en fais pas, répliqua le Dingo. Y aura toujours assez d'Africains pour aller se faire trouer la paillasse dans les forces extérieures. Comme tu n'es pas d'une famille d'officiers, tu ne seras jamais soldat...

— Espérons que ce sera comme tu dis.

Cyril ramassa sa besace, plia le tract que lui avait donné le Dingo et le fourra dans la poche de son pantalon.

— Tiens, dit le Dingo en lui tendant une torche électrique à recharge solaire. Il fait encore nuit dans les couloirs du centre de l'immeuble.

— Et toi ?

— J'en ai d'autres.

Cyril prit la torche électrique, eut un geste qui aurait pu être un remerciement ou un salut et tourna des talons. Il ne lui était pas nécessaire de suivre le plan dessiné par sa sœur pour redescendre au niveau du sol, seulement de prendre les escaliers comme ils se présenteraient.

*

L'adolescent repassa au niveau inférieur par l'escalier en colimaçon de l'ancien duplex. Il regarda vers le tas de gravats derrière lequel l'Ombre devait toujours veiller, son fusil d'assaut à portée de la main, comme une sentinelle oubliée qu'on ne relèvera jamais.

L'Ombre se releva.

— Eh, p'tit...

Cyril ne répondit pas. Il s'arrêta, la torche électrique à la main, la braquant vers son propre visage pour bien se faire reconnaître.

— Ça va, dit l'Ombre, approche...

L'adolescent s'avança vers la grande baie sans vitrage. Une légère lueur auréolait les bâtiments massifs qui barraient l'horizon à une centaine de mètres de là.

— Écoute-moi bien, p'tit... On va faire un marché tous les deux. À l'avenir, si tu veux repasser par ici pour aller voir le Dingo, faudra aussi me ravitailler.

— Mais hier, tu m'as rien demandé.

— C'est pas de la bouffe que je veux, mais ça.

L'Ombre fit un pas, tendit son poing serré en direction de Cyril puis en écarta les doigts, un à un, dévoilant la cartouche luisante.

— Voilà ce que je veux...

— Mais.

— Prends et rapporte-moi les mêmes, beaucoup d'autres cartouches. Alors, tu deviendras vraiment mon ami et aucun asocial de ce niveau ne te fera jamais le moindre mal...

L'adolescent prit la cartouche, la contempla longuement, la soupesa aussi car c'était la première fois qu'il en tenait une dans sa main. Il sentait le regard de l'Ombre peser sur lui, menace invisible en même temps qu'appel muet, peut-être désespéré, infiniment seul.

— Je sais pas où trouver des cartouches, dit enfin Cyril d'une voix basse, presque une excuse.

— Au niveau du sol, tu peux avoir des contacts avec les trafiquants... Alors, débrouille-toi et ne reviens jamais ici si tu n'as pas de cartouches.

L'Ombre recula, disparut derrière son tas de gravats. Cyril resta quelques secondes immobile, comme paralysé, puis il tourna des talons et sortit de la pièce, laissant la sentinelle monter sa garde éternelle, immobile et silencieuse.

« Comment l'Ombre pouvait-elle vivre ici, toujours seule, enfermée dans sa folie, à attendre quelque chose qui n'arriverait sans doute jamais ? »

Cyril pensa qu'il devrait parler de l'Ombre au Dingo quand ce dernier descendrait pour venir voir sa sœur. Un homme capable

d'écrire des textes si compliqués que personne ne les comprenait devait certainement avoir une explication à l'étrange attitude de cette sentinelle immobile.

*

Cyril redescendit rapidement jusqu'aux niveaux encore habités car il utilisa les escaliers principaux, par inconscience car il en avait assez de rôder dans le désert de béton du sommet. Même les loqueteux survivant encore dans la ruine gigantesque n'en parlaient qu'avec cette crainte mêlée de curiosité qui se manifeste toujours devant l'inconnu. Eux avaient nommé l'innommable et les niveaux supérieurs étaient devenus l'anti-monde, refuge de toutes les malformations physiques et mentales d'une humanité devant être élitique. Ici, vivaient maintenant ceux qui n'auraient pas dû exister.

Pour l'adolescent dont l'univers se situait dans une autre rue, à trois cents mètres de la maison-monstre, être venu dans l'anti-monde représentait une aventure extraordinaire dont il allait pouvoir se glorifier longtemps devant ses camarades.

Il arriva enfin au niveau du sol, distingua la lueur blafarde de l'aube au fond du couloir qui s'ouvrait sur la rue. Une femme sans âge apparent, lourde, vêtue de hardes qui laissaient apparaître des jambes striées de varices, repoussait avec un balai des centaines de cafards jaunâtres vers un escalier qui s'enfonçait dans les sous-sols. La femme marmottait des phrases incompréhensibles, peut-être la prière issue d'une liturgie démoniaque.

Les insectes se repliaient en bon ordre devant le balai, ne fuyant pas dans toutes les directions, mais formant une cohorte ordonnée, semblables à des soldats qui auraient défilé.

Cyril s'était plaqué au mur, fasciné par la scène étrange. Quand les derniers rangs de l'armée des cafards eurent disparu dans l'escalier, la femme se mit difficilement à genoux. Elle resta de longues minutes en face d'un insecte plus gros que les autres qui s'était dressé sur ses pattes postérieures, un peu comme s'ils conversaient ensemble. Cyril n'entendit alors d'autres bruits que le crissement des élytres de l'insecte, un crissement modulé et régulier comme un langage.

La femme se releva enfin et le gros insecte disparut à son tour dans l'escalier. La femme fit un petit signe de la main, un « au revoir ». Cyril attendit que les battements de son cœur reprennent un rythme normal et que ses jambes redeviennent plus fermes, puis il s'avança vers la femme. Elle se retourna, souriante.

— Vous sortez ? demanda-t-elle.

Il fit « oui » de la tête, silencieux, la gorge sèche, ne pouvant prononcer un seul mot quand il passa devant l'escalier qui menait aux sous-sols. La femme était immobile, appuyée sur son balai, l'air à la fois grave et détendu.

— Vous les avez vus ? demanda-t-elle.

L'adolescent eut à nouveau un signe de tête affirmatif.

— Ils sont gentils, n'est-ce pas ?

— Ils en ont l'air, parvint-il à articuler.

La femme eut à nouveau un bon sourire.

— Je me suis mise bien avec leur roi et ils me foutent la paix pendant la journée. La nuit, ils sont chez eux, sauf dans mon lit bien entendu.

— Bien entendu...

L'adolescent eut un geste de la main, un geste sans aucune signification, mais pouvait-il tenter de donner un sens à ce qui était incompréhensible ?

— Vous voulez dire, m'dame, que vous avez fait un pacte avec les cafards ?

— Avec leur roi, oui... Vous savez, jeune homme, ici, il y a bien longtemps que les services de l'hygiène ne viennent plus régulièrement, aussi il vaut mieux composer avec les cafards qui sont devenus les maîtres... Moi, c'est avec les rats que j'ai jamais pu être copine-copine...

Elle eut un petit rire.

— Les rats deviennent vite familiers et sous prétexte qu'ils sont eux aussi des mammifères, ils iraient jusqu'à se permettre certaines privautés... Vous comprenez ça, jeune homme ?

— Sûr, m'dame, sûr...

Cyril aurait voulu sourire à la femme sans âge, mais il ne put faire qu'une grimace et partit à grandes enjambées vers la rue. Il faisait maintenant jour bien que le soleil n'ait pas encore surgi derrière la barrière d'immeubles.

CADRES TRÈS SUPÉRIEURS

Capitaine Arsène se retrouvait une fois de plus dans l'immense pièce du dernier étage de l'hôtel des sécurités. Cette fois, il n'était pas seul dans le bureau de l'Intendant-général Vinceslas. Deux cadres supérieurs du service des forces armées de l'Union européenne pour l'automobile l'y avaient précédé, accompagnés de leurs secrétaires et de quelques nymphettes court vêtues, ce qui était réglementaire pour des hommes qui devaient pouvoir démontrer leur virilité guerrière à tous les instants de la journée.

Capitaine Arsène eut une seconde d'hésitation. Il resta sur le pas de la porte, un peu embarrassé, inquiet de la présence de ces étrangers au service. Vinceslas lui fit signe d'avancer et se retourna vers ses visiteurs.

— Je vous présente capitaine Arsène, dit-il aux autres, certainement mon meilleur adjoint, l'un des rares Européens à savoir encore mener des hommes sur le terrain.

— C'est lui qui ? demanda le plus petit des visiteurs.

— C'est en effet une patrouille appartenant à l'escouade de capitaine Arsène qui nous a rapporté ce fameux tract, autant dire que c'est capitaine Arsène lui-même.

— Ce qui est normal pour sa promotion.

Arsène se souvint avoir déjà vu le plus petit des deux visiteurs dans une soirée érotique donnée d'ailleurs par la propre épouse de ce cadre très supérieur. Maintenant les détails lui revenaient. L'autre se nommait Lulu et il avait pris le surnom d'Homme de fer quand il avait été nommé chef des mercenaires africains. La soirée avait été donnée dans le but de placer l'une de ses filles qui avait largement dépassé l'âge légal de convoler en justes noces. Grâce aux relations haut placées de son père, elle avait évité jusqu'alors de passer devant le conseil de réforme qui l'aurait certainement déclarée « non apte » à la sauvegarde biologique de sa caste et exigé sa stérilisation avec greffe immédiate d'un *cervelec* d'assistée à vie ou d'infirmière pour maladies purulentes.

Homme de fer appela l'une des nymphettes pour prouver sur-le-champ à ses interlocuteurs qu'il était toujours digne de son surnom et du commandement militaire qu'il exerçait. Tous applaudirent puis le

second visiteur, celui qui portait les insignes de général-major des forces informatiques demanda :

— Et une seule patrouille de votre escouade a ramené ce genre de tract ?

Tous se tournèrent vers capitaine Arsène.

— Seulement la patrouille 55, monsieur le général-major.

— Si l'on excepte donc les hommes de cette patrouille et vous-même, aucun autre élément mercenaire appartenant à votre escouade n'a pu prendre connaissance de ce texte ?

Capitaine Arsène haussa les sourcils, les yeux bien écarquillés pour montrer son étonnement.

Il regarda Vincelas, mais ce dernier s'était détourné pour vider le contenu d'un flacon, lui signifiant par ce geste qu'il ne tenait pas à répondre à sa place. Capitaine Arsène le comprit et affirma d'une voix claire :

— Toute mon escouade en a pris connaissance. Au cours du briefing d'hier au soir, j'ai projeté le tract en mémorisation automatique afin que les hommes de patrouille puissent en connaître le texte. C'est indispensable si l'on veut qu'ils arrêtent toutes les personnes qu'ils trouveront en possession de ce tract.

— Initiative parfaitement stupide !

Le général-major des forces informatiques se tourna vers Vincelas qui était encore plus écarlate qu'à l'ordinaire, la bouteille à la main, les bajoues tremblantes de colère, faisant un effort évident pour prendre sur lui et murmurer entre ses dents sans éclater dans l'une des fameuses fureurs.

— Je ne vous permettrai pas de...

— ... De dire qu'un de vos subordonnés a commis une erreur grave en faisant mémoriser ce tract par tous les hommes de son escouade, le coupa Homme de fer.

Capitaine Arsène essaya de se souvenir exactement des ordres que l'Intendant-général lui avait donnés la veille. Lui pensait n'avoir fait que son devoir en lançant ses hommes sur les traces des asociaux qui diffusaient un tract d'autant plus pernicieux qu'il restait pour le moment incompréhensible. Il y avait pourtant une autre réponse à ses préoccupations présentes, un de ces complots intérieurs qui ravageaient parfois des services entiers de l'Union, quand éclataient ce qu'on appelait les « guéguerres » entre cadres. À l'extérieur du service aussi, capitaine Arsène se connaissait pas mal d'ennemis, surtout des

femmes délaissées et il savait que ces dernières avaient souvent de l'influence sur leurs époux, influence d'autant plus dangereuse que la position du mâle était plus élevée dans la hiérarchie de l'Union. Peut-être même celle d'Homme de fer dont il avait refusé la fille ?

Peut-être.

Capitaine Arsène était néanmoins décidé à ne pas se laisser enfermer dans une position indéfendable. Il affirma d'une voix ferme :

— J'ai mis mes hommes au courant de ce tract car je jugeais que c'était la manière la meilleure de faire appliquer les consignes données par monsieur l'Intendant-général, à savoir pister, démasquer, arrêter et mettre hors d'état de nuire le plus rapidement possible les agents étrangers qui se trouvent être certainement à la base de cette affaire...

Les visiteurs se regardèrent, regardèrent Vinceslas dont le teint était redevenu normal, c'est-à-dire brique, puis ils fixèrent capitaine Arsène qui comprit avoir marqué un point.

— Qui vous fait supposer qu'il s'agit d'agents étrangers ? demanda Homme de fer.

Capitaine Arsène baissa les yeux en signe de modestie.

— C'est une hypothèse développée par monsieur l'Intendant-général... De toute manière, il est évident, même pour le plus obtus de mes patrouilleurs, que si ce tract n'a pu être assimilé par l'ordinateur de décryptage du centre informatique, c'est qu'il vient de l'étranger !

— Bien sûr, marmotta Homme de fer, bien sûr...

L'Intendant-général semblait avoir repris du poil de la bête. Il esquissa un sourire, alla jusqu'au bureau, appuya sur l'une des touches incrustées dans le plateau d'acier de la table.

L'un des panneaux muraux pivota sur lui-même, dévoilant un bar élégant dont les rayons étaient abondamment garnis. L'une de ses secrétaires ôta sa blouse et passa la veste d'uniforme rouge, brodée d'or, des dames de cantine publique. Elle se glissa derrière le bar et attendit en souriant.

— On va s'en jeter un vite fait avant de poursuivre la conférence, dit Vinceslas.

Les visiteurs acceptèrent. L'ambiance commença très vite à se détendre et Homme de fer appela une deuxième nymphette pour prouver encore une fois qu'il était assez viril pour commander des mercenaires combattants. Après quelques coupes de champagne, le général-major des forces informatiques demanda sa serviette-plastique à sa secrétaire qui attendait dans un coin de la pièce, se tenant dans

un impeccable garde-à-vous.

Il en sortit un mini-listing mécanographique.

— Voici les derniers résultats...

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un succès.

Il regarda les autres.

— Vous souvenez-vous exactement du texte ? leur demanda-t-il.

— « Au-delà des froides étoiles, Cristal, j'ai tracé ton visage, un peu de ton image... », commença à réciter capitaine Arsène qui avait bien entendu subi lui aussi la séance de mémorisation automatique.

— Eh bien, reprit le général-major des forces informatiques quand il eut terminé, ce texte n'est rien d'autre qu'une suite d'instructions codées sans doute destinées à un groupe de saboteurs économiques.

Il tourna quelques pages de son listing.

— Considérez bien la fin de ce texte... « Alors, regarde autour de toi, Cristal, regarde et peut-être verras-tu enfin la vérité... » Il semble évident que Cristal est le nom de code de l'agent extérieur. Selon moi, quelque chose de grave se prépare dans l'Enclave, ce nid d'asociaux que nous aurions dû raser depuis longtemps. Maintenant, nous allons voir cet abcès purulent se crever et répandre ses miasmes sur la ville. La cité entière sera alors submergée par une effroyable épidémie, sans doute de l'incivisme ou pire, des revendications sociales... La cité sombrera, puis l'Union qui ne pourra faire face à ses échéances et se trouvera rapidement en état de cessation de paiement. Elle sera rachetée par un concurrent et nous serons les premiers à être balayés, comme ça...

Il eut un geste large, du plat de la main, balayant les verres qui se trouvaient sur un coin du bureau. Il éructa, eut un sourire malheureux, un peu pincé, pour s'excuser avant de continuer d'une voix plus posée :

— Ces tracts viennent de l'étranger, certainement de l'Union asiatique pour la mécanique, la seule pouvant actuellement tirer profit de désordres survenant dans notre entreprise.

L'Intendant-général retrouva toute son autorité. Maintenant il sentait mieux l'affaire et soupçonnait que les visiteurs étaient venus chercher son aide. Il devait quand même jouer serré car il n'était pas impossible que leur comédie ne soit en fait qu'un piège tendu par la direction générale ou, pire, le conseil d'administration.

— Et que proposez-vous, mon cher ? demanda-t-il à Homme de fer.

— Simple, encerclons et détruisons préventivement la totalité de l'Enclave, rasons-la...

— Environ trois à quatre cent mille personnes y vivent actuellement.

— Et alors ! Il s'agit uniquement d'asociaux.

— Par l'esprit, je vous l'accorde, mais il se trouve quand même une majorité de personnes émargeant encore au service du personnel, beaucoup d'assistés et de travailleurs des classes inférieures, surtout...

Vinceslas eut un sourire salace.

— ... N'oublions quand même pas que la grande majorité des filles publiques logent toujours dans l'îlot 10 de l'Enclave. Certaines travaillent dans des Eros-centers du quartier des affaires et elles connaissent de ce fait des gens puissants, des clients parfois. Imaginez les ennuis que ça pourrait nous attirer auprès de la direction générale.

Homme de fer ne broncha pas. Lui-même avait une carte de client privilégié pour un Eros-center du centre-ville et sa masseuse favorite logeait bien dans l'Enclave. Il fit quelques pas, alla contempler le panorama de la ville, ou du moins fit mine de le faire, puis il parla sans se retourner.

— L'Union européenne pour l'automobile emploie pas loin de trente millions de salariés et cette ville, son siège social, en fait vivre pas loin du dixième...

Il se tourna brusquement, très théâtral, fit signe à une troisième nymphe de s'approcher pour qu'il puisse laisser s'épancher sa virilité guerrière. Il œuvra sans interrompre son discours.

— Et vous voudriez prendre le risque de sacrifier des millions de bons employés à cette bande de loqueteux qui croupissent dans cette enclave pourrie...

Il accéléra en même temps ses mouvements et le débit de sa voix.

— Jamais... Entendez-vous, jamais je ne me ferai le complice d'une pareille infamie. Mon honneur de guerrier me l'interdit et... et...

L'Intendant-général Vinceslas hésitait, non que le fait de condamner à mort quelques centaines de milliers de personnes éveillât en lui un quelconque sentiment de compassion, mais il tenait à conserver l'Enclave sud-est en son état car cette zone d'insécurité justifiait depuis maintenant dix ans ses demandes toujours plus

grandes de crédits sur lesquels il prélevait sa dîme personnelle comme le lui permettaient ses fonctions. Et puis ce n'était pas à son âge qu'il pourrait tenter une reconversion !

— Il m'est impossible de décider une action semblable de mon propre chef et je dois en référer au conseil d'administration pour avis favorable... De plus, même en groupant la totalité des effectifs de la sécurité urbaine, ils ne seraient pas assez nombreux pour boucler entièrement l'Enclave.

— Je vous prêterai quelques régiments de mercenaires africains bien entraînés, dit Homme de fer. Ils se feront un plaisir d'égorger des Européens en heures supplémentaires.

— Je vous en remercie par avance, mais de toute manière, il me faut l'aval du conseil d'administration.

Capitaine Arsène se demanda encore une fois quel était le véritable but des visiteurs en venant proposer cette solution radicale à Vincenas. Lui ne trouvait que deux réponses à cette interrogation. Le danger extérieur était plus grand, plus immédiat qu'il ne pouvait le supposer et on ne lui avait pas tout dit sur le décryptage du tract mystérieux. À moins qu'il ne s'agisse réellement d'une conspiration destinée à affaiblir ou peut-être même à abattre la puissance de l'Intendant-général. Cette dernière hypothèse ne lui plaisait pas tellement car il savait que beaucoup de jeunes cadres attachés à Vincenas le suivraient certainement dans sa chute. Il y aurait des mutations d'office dans les services administratifs, des voies de garage, peut-être dans des entreprises sous-traitantes et lui se trouverait alors dans la première charrette.

DINGO, PRENDS GARDE

Ce fut Mhed qui remarqua le premier l'adolescent. Cyril avançait en rasant les murs, ne s'en éloignant que devant les portes, pour contourner les tas d'ordures et les grands sacs de plastique que les habitants des rez-de-chaussée remplissaient chaque matin des milliers de cafards qui avaient essayé de franchir durant la nuit les barrages insecticides. Les camions incinérateurs passeraient plus tard, après avoir effectué leurs tournées dans les quartiers de la rive droite. Parfois, il était trop tard ou bien leurs équipages exigeaient une escorte armée pour venir travailler dans l'Enclave. Alors les ordures s'amoncelaient, atteignant les premiers étages et quand il y avait trop de retard, on les brûlait sur place, souvent en même temps que les immeubles alentour.

— Mais je connais ce gamin, murmura le Maghrébin.

À côté de lui, Tracy rota, émergeant de la somnolence dans laquelle il semblait plongé depuis qu'ils avaient quitté *La Luxure*, ayant sans doute des ennuis de digestion consécutifs à l'absorption trop rapide des œufs frits dans le saindoux.

— Qui est ce merdeux ? demanda-t-il.

— C'lui qu'a ramassé les tracts l'autre matin.

Tracy bâilla à se décrocher la mâchoire avant de dire :

— Quand même drôle qu'un merdeux se balade tout seul de si bon matin, dans des rues désertes...

Il eut un petit rire.

— ... Un joli petit garçon comme ça.

Il soupira.

— Si j'étais pas fidèle à Helmut !

— Faudrait peut-être voir ce qu'il trimbale dans sa besace, répondit Mhed en accélérant un peu pour rattraper l'adolescent.

Cyril avançait d'un bon pas. Il ne semblait pas avoir entendu le léger sifflement des moteurs de la voiture de patrouille.

— Dès que je le dépasse, coince-le vite fait avant qu'il se planque dans un immeuble, sinon faudra déclencher une véritable opération

militaire pour le récupérer.

— Vas-y...

Tracy rota encore une fois. Depuis quelque temps, il digérait de moins en moins bien et il pensa qu'il devrait se faire porter consultant un de ces prochains jours. Et puis il aurait bien aimé avoir l'avis d'un toubib sur l'attitude parfois surprenante de son coéquipier. Il hésitait à aborder le problème de front avec Mhed, mais il se demandait si la révision de *cervelec* que ce dernier avait subie quelques mois plus tôt avait été réellement efficace.

La voiture de patrouille dépassa l'adolescent qui la découvrit à ce moment même, s'arrêtant net, hésitant. Tracy était déjà sur le trottoir, son gros pistolet à la main.

— Hé, le gosse ! cria-t-il, arrête-toi...

Cyril resta figé comme une statue, ne terminant même pas son enjambée, paralysé à la vue de l'arme, n'osant bouger ne serait-ce que la main. Il savait que les patrouilleurs du service de sécurité tiraient souvent avant de faire leurs sommations réglementaires. Et puis, il valait mieux essayer de gagner du temps en attirant l'attention des habitants des immeubles alentour. Il connaissait bien cette rue voisine de celle où il habitait, une voie occupée en grande partie par des prostituées qui travaillaient comme sa sœur dans les Eros-centers du centre-ville. Les filles ne regagnaient l'Enclave que le soir ou le week-end, quand elles n'étaient pas de garde.

L'Africain s'approcha lentement de Cyril, sans cesser de lancer de fréquents coups d'œil vers les fenêtres les plus proches. Il n'aimait pas tellement procéder à un contrôle aussi tôt dans la matinée car les hommes n'étaient pas encore partis et certains d'entre eux pourraient avoir l'idée de se payer une patrouille. Lui n'avait pas peur de ces salopards, mais il n'avait pas une confiance absolue dans son coéquipier.

Sans couper le moteur, Mhed sortit lui aussi du véhicule, un fusil d'assaut à la main, concentrant toute son attention vers les étages supérieurs d'où pouvait venir le danger.

L'Africain se trouvait encore à trois mètres de Cyril quand la première fenêtre s'ouvrit, juste au-dessus de l'adolescent. Une fille nue se pencha, posant ses seins énormes sur l'appui de la fenêtre, siffla en mettant ses doigts dans sa bouche pour attirer l'attention de Tracy qui leva les yeux.

— Ho ! flicards, tu viens tirer ? lui cria-t-elle avec une mimique obscène.

— Rentre chez toi, répondit Tracy.

Les fenêtres s'ouvraient maintenant les unes après les autres, laissant apparaître d'autres filles ricanantes.

— La peste soit de cette pute, murmura Tracy en tendant sa main gauche vers l'adolescent. Et toi, passe-moi ta besace...

— Y a rien dedans, m'sieur.

— Passe cette besace, je te dis.

L'adolescent ôta sa besace sans se presser. Il la tendit à l'Africain qui s'en saisit, s'accroupit, en vida le contenu sur le trottoir. Il n'en tomba que des emballages vides et un objet cylindrique qui roula vers la chaussée.

Cyril comprit son erreur. Avoir mis dans sa besace la cartouche que lui avait confiée l'Ombre ! Il aurait dû la cacher dans sa poche, dans une doublure ou sous la tige de lune de ses bottes. Maintenant, la cartouche luisait au bord du trottoir.

L'Africain la prit dans sa main, se releva, l'examina avec attention sans cesser de jeter de petits coups d'œil en biais vers Cyril qui attendait sa chance, la seconde d'inattention nécessaire pour foncer vers le couloir qui s'ouvrait une dizaine de mètres plus loin. Si l'Africain hésitait avant de tirer, il pouvait l'atteindre et s'y cacher.

— C'est à toi ? demanda l'Africain.

— Non, c'est pas à moi.

Tracy s'avança encore d'un pas, prit l'adolescent par le col de son tricot thermogène et l'attira vers lui.

— Tu me prends pour un con, p'tit salopard... Une cartouche tombe de ta besace et tu oses dire qu'elle est pas à toi ?

La fille qui avait déjà provoqué l'Africain siffla à nouveau entre ses doigts.

— Tu m'as l'air plein de vigueur, flicard, alors monte vite tirer... T'auras rien à regretter. Ce sera à l'œil et j'ai des copines plutôt vicelardes qui viendront avec nous !

Les autres filles éclatèrent de rire, se proposèrent.

— Vos gueules ou je vous embarque toutes, hurla Tracy en levant son arme vers la fenêtre où se trouvait la provocatrice, ce qui eut pour effet immédiat de faire rentrer toutes les autres. Toi, tu viens avec nous, dit-il à Cyril en l'entraînant par le col de son tricot vers la voiture de patrouille.

Une bouteille s'écrasa soudain sur le trottoir, à moins d'un mètre d'eux, éclatant en minuscules parcelles de verre acéré. L'Africain se retourna, tira au jugé vers l'étage supérieur de l'immeuble. La balle explosive fit éclater une partie du montant latéral de la fenêtre, déclenchant des cris de terreur qui se répondirent en une sorte de désintégration en chaîne.

L'Africain en profita pour entraîner Cyril jusqu'à la voiture. Il le poussa à l'intérieur en criant :

— Démarre, Mhed !

Dès le coup de feu, le Maghrébin s'était remis au volant, prêt à lancer la voiture. Elle repartit alors que la calotte en verre blindé de son habitacle ne s'était pas encore refermée.

— Tu te serais quand même pas cassé sans moi ? lui demanda l'Africain.

— Tu déconnes ou quoi ?

— Sûr que je déconne.

Toutes sirènes hurlantes, ses gyrophares multicolores enclenchés, la voiture de patrouille filait maintenant dans la rue en pente.

*

Dès qu'ils se retrouvèrent en lisière de l'Enclave, Mhed ralentit un peu. Ils étaient maintenant hors de portée d'une éventuelle réaction de la population.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

L'Africain lui montra sans hésiter la longue palissade qui s'élevait le long de la rue pour cacher un terrain vague, emplacement d'un vieil îlot d'habitation rasé pour reconstruire, mais le projet n'avait jamais été mené à son terme, comme tant d'autres, et cela laissait une déchirure de plus dans la chair vive de l'Enclave.

La voiture de patrouille s'arrêta soudainement. Tracy se tourna légèrement vers l'adolescent qui était recroquevillé au fond de la banquette arrière. Il y avait de l'affolement dans son regard, une peur panique incontrôlable qui lui tordait l'estomac depuis qu'ils avaient quitté la rue familière où il se sentait en sécurité, même si cela n'était qu'une impression peut-être plus dangereuse que la réalité.

L'Africain sortit de la voiture. Il attendit, bien posé sur ses jambes, la main droite caressant la crosse apparente de son gros revolver.

— Descends, ordonna-t-il à l'adolescent.

— Pourquoi ? bredouilla Cyril.

Il avait souvent entendu de ces histoires jamais vérifiées d'hommes abattus sans jugement par le service de sécurité. On retrouvait alors des cadavres à demi dévorés par les bandes de chiens errants qui hantaient les terrains vagues de l'Enclave. « Nouvelles et malheureuses victimes des asociaux », expliquaient les médias. Aucun témoin n'avait jamais officiellement vu des membres du service de sécurité sur les lieux de l'assassinat. Qui l'aurait d'ailleurs cru, certainement pas l'officier chargé de prendre sa déposition !

— Pourquoi descendre ? bredouilla encore une fois l'adolescent.

La rue était déserte. De l'autre côté de la chaussée, en face de la palissade, s'élevait un immeuble ancien, construit en briques, sans doute abandonné depuis longtemps car ses fenêtres avaient été aveuglées par des planches. Aucun squatter ne s'y était installé car il se trouvait trop près du boulevard qui constituait la frontière tacite entre l'Enclave et les autres quartiers de la ville. Seuls ceux qui avaient un travail régulier au nord du boulevard (surtout des prostitués des deux sexes) se hasardaient à traverser le glacis. Il n'était en effet pas recommandé de s'y faire prendre sans avoir les poches bourrées de papiers parfaitement en règle.

— Descends, répéta Tracy en tapotant de plus en plus nerveusement la crosse de son arme.

L'adolescent se tourna vers Mhed, les yeux implorant presque sa protection car il avait senti le Maghrébin moins décidé que son coéquipier.

— Obéis, lui murmura Mhed.

L'adolescent descendit à son tour sur le trottoir. D'un geste du poignet, Tracy lui indiqua l'endroit où il manquait quelques planches dans la palissade, ce qui permettait de passer dans le terrain vague.

— On y va...

Mhed coupa le contact visuel, prit son fusil d'assaut, sortit de la voiture et alla se placer devant le trou de la palissade de manière à surveiller en même temps la rue et surtout son coéquipier. Il admettait de moins en moins sa brutalité gratuite, le devinant prêt à tirer, à tuer sur place l'adolescent, à moins qu'il ne cherche à le violenter.

— Tes poches, retourne tes poches, hurla l'Africain.

Cyril retourna les deux poches de son pantalon de toile. L'une était trouée, en loques. L'autre contenait la feuille pliée en quatre que le Dingo lui avait demandé de remettre à sa sœur.

— Donne-moi ça...

Cyril tendit la feuille à l'Africain qui en parcourut le texte. Il appela son coéquipier :

— Viens voir ça, Mhed.

Le Maghrébin prit à son tour le tract. Il le lut à haute voix en hochant la tête.

— J'y comprends rien, finit-il par avouer.

L'Africain eut une grimace de satisfaction.

— Ce torche-cul doit venir aussi de l'étranger. C'est tout à fait dans le style de celui que capitaine Arsène nous a fait mémoriser pendant le briefing.

— Peut-être la suite ?

L'Africain reprit le tract. Il resta un long moment immobile, la feuille à la main, puis il la tendit brusquement vers l'adolescent en l'agitant sous ses yeux.

— C'est quand même drôle qu'un merdeux comme toi soit toujours mêlé à ces histoires de tracts.

— Hier, c'est lui qui m'a obligé à ramasser les tracts, répondit Cyril en montrant le Maghrébin. Moi, je les avais jamais vus avant.

— Tu es sûr ?

— Sûr.

L'adolescent se tassa sur lui-même.

— J'étais en bas, dans la rue, devant votre voiture...

— Et cette fois ?

L'adolescent ne répondit pas. Tracy recula de trois pas, l'examina comme s'il le voyait pour la première fois puis il dégagea son gros revolver et parla d'une voix calme, sans lever les yeux, paraissant s'adresser à son arme.

— Tu vois, p'tit salopard, je vais te mettre une balle explosive en pleine tête, juste entre les deux yeux... Alors, ton crâne éclatera et tu seras plus qu'un cadavre que les charognards viendront se disputer et personne saura jamais ce que tu es devenu...

— Ça m'est égal.

Sans même s'en rendre compte, Mhed serra plus fort la poignée de son fusil d'assaut. Il devinait que l'adolescent essayait de bluffer, mais qu'en réalité il crevait de peur car sans doute avait-il compris que

l'Africain n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution.

— D'où tiens-tu ce tract ? demanda Mhed.

Un gros camion du service de la désinfection urbaine passa lentement devant la voiture de police. Son conducteur ne ralentit pas, faisant mine de ne pas l'avoir remarquée. Sans doute avait-il vu le Maghrébin devant l'ouverture pratiquée dans la palissade et avait-il deviné ce qui se passait dans le terrain vague.

— Le tract est pas à moi, dit brusquement Cyril... C'est le Dingo qui me l'a donné pour ma sœur.

— Ta sœur ?

— Elle s'appelle Joa et elle est en train de mourir.

— Et le Dingo, qui est ce Dingo ?

— Un Dingo...

Tracy se rapprocha, leva son bras armé et posa le bout du canon de l'énorme revolver contre le front de l'adolescent, juste entre ses deux yeux. Cyril sentit ses jambes devenir toutes molles. Il bredouilla.

— Je dirai tout si vous me laissez partir après.

— Dis et on verra, répondit l'Africain... T'es pas tellement en mesure de poser des conditions.

— Le Dingo est un ami de Joa.

— Qu'est-ce qu'elle fait ta sœur ?

— Putain, et ma mère aussi. Dans ma famille, toutes les femmes sont putains, c'est la tradition.

L'Africain éclata de rire, mais ne releva pas le canon de son arme d'un seul centimètre.

— Et ce Dingo, qui est-il et que fait-il ?

— Son nom véritable est Urbain... Hier, je l'ai vu pour la première fois de ma vie et il m'a donné cette feuille pour que je la porte à ma sœur avant qu'elle meure.

— Et il vit où ce Dingo ?

— Dans la maison-monstre, à dix rues d'ici, au centre du grand désert.

— L'Européen ?

Cyril hésita.

— Je crois que c'est l'ancien nom de la maison-monstre.

Tracy se recula et rengaina son revolver. Il se tourna vers le Maghrébin.

— Je te l'avais dit en sortant du bistrot. C'est dans le vieil immeuble géant que les agents étrangers ont installé leur station de réception et ce doit être là qu'ils impriment leurs tracts.

— Mais le Dingo n'est pas un étranger, dit Cyril.

— Qui te l'a dit ? Lui ?

— Non, mais...

— S'il n'est pas étranger, sais-tu quelle était sa classification avant qu'il devienne un fumier d'asocial ?

— Il en a pas... C'est Joa qui dit toujours comme ça. Urbain est un homme libre, sans aucune qualification et sans aucune contrainte, même pas celle d'avoir un *cervelec*... C'est le seul homme vraiment libre de l'Union.

Les deux coéquipiers se regardèrent.

— Tu nous prends vraiment pour des cons ! s'exclama Tracy. C'est impossible, impossible ! Tout le monde a une qualification enregistrée dans son *cervelec* et tout le monde a un *cervelec*. Tiens, même lui et même moi. Pourtant, on est pas nés dans l'Union. Seulement chez nous aussi les dispensaires d'assistance psy greffent des *cervelecs* aux nouveau-nés, aussi, quand on vient ici, y a plus qu'à les programmer pour la qualification qu'on nous donne...

L'Africain se tourna vers son coéquipier.

— Hein, dis-lui que toi aussi tu as un *cervelec* et que tout le monde a un *cervelec* et que je vais le descendre s'il continue à me prendre pour un con !

Mhed se sentait mal à l'aise. Il se demandait si l'Africain se doutait de quelque chose. Peut-être s'était-il rendu compte de certaines de ses hésitations et le discours qu'il venait de tenir s'adressait bel et bien à lui ?

— Toi, poursuivit l'Africain en revenant à l'adolescent, quelle qualification as-tu ?

— Éboueur... C'est un beau métier, un métier d'homme !

— Tu vois bien que tout le monde a sa qualification inscrite dans son *cervelec*, même toi qui ne travailles pas encore. Alors ton Dingo aussi doit en avoir une.

— Non, pas lui.

L'Africain reposa sa main sur la crosse de son arme, se tourna vers Mhed toujours appuyé sur le bord de la palissade, incapable de prononcer un seul mot.

— Faudrait le ramener au Central, dit le Maghrébin. Le tract qu'il avait en poche peut donner un sens au premier. C'est peut-être important.

L'Africain eut un rire forcé qui sonnait faux.

— Et capitaine Arsène rendra compte, et on enverra un commando d'Anges noirs capturer ce Dingo, et c'est encore les mêmes qui recevront les médailles, les primes et les promotions...

Il fixa son coéquipier.

— ... Écoute, Mhed, c'est une chance que nous avons, une chance de voir reconnaître nos mérites, peut-être d'obtenir du galon et de terminer une fois pour toutes avec ces patrouilles dans cette putain d'Enclave... Tu te rends compte de notre chance ?

Il se retourna vers Cyril.

— Toi, tu vas nous mener jusqu'à ce Dingo.

Mhed fronça le sourcil.

— Mais c'est impossible !

L'Africain eut un sourire. Il regarda son coéquipier et lui demanda d'une voix où perçait l'ironie, comme s'il avait enfin l'occasion de vider son cœur :

— Pourquoi est-ce impossible, est-ce que tu as peur ?

— Peur !

Mhed était devenu blême. Il se reprit et parvint quand même à articuler.

— Cet endroit se trouve pas dans notre secteur de patrouille et nos ordres sont stricts... Et puis, tu le disais toi-même. On peut pénétrer dans la maison-monstre que par les toits, en force et encore... Nous ne sommes que deux !

L'Africain souriait toujours.

— Écoute-moi bien, Mhed... Je laisserai pas passer une chance comme celle-là et surtout pas à cause d'un dégonflé qui devrait être réformé depuis longtemps.

Il y eut un long silence, seulement troublé par le passage des camions dans la rue. L'adolescent n'avait pas bronché, attendant, se

demandant si cette altercation entre les deux membres du service de sécurité était une feinte, un piège de plus, ou si cela pouvait devenir une faille dont il tirerait profit.

L'Africain se calma, demanda d'une voix neutre :

— Quel jour sommes-nous ?

— Mardi, répondit Mhed.

— Alors, je crois que j'ai une sacrée bonne idée pour pénétrer dans ce putain d'immeuble !

RÊVES D'ADOLESCENTE

P'pa Herbert passa derrière le bar pour y prendre la place qui allait être la sienne pour le restant de la journée. Il lança quelques « bonjours » bien sonores aux clients installés en bout de comptoir, devant l'écran du vidéophone à pièces. Peu lui répondirent car fascinés par les images, ils étaient principalement occupés à faire des commentaires sur les prouesses physiques des comédiennes. Après chaque film, les plus forts en gueule mimaient des suites improvisées aux scénarios pour convaincre leurs camarades qu'ils étaient doués de possibilités bien plus étendues que celles des étalons de pellicule. Cela créait une certaine animation que P'pa Herbert appréciait d'autant plus qu'elle était génératrice d'une soif difficile à étancher.

La clientèle habituelle de *La Luxure* était composée d'êtres frustes qui travaillaient dans les usines à déchets ou les centres viandeux qu'on rencontrait un peu plus loin vers l'ouest, le long du grand boulevard-frontière. Ce n'était pas des hommes très raffinés et la plupart ne valaient certainement pas beaucoup plus cher que les animaux qu'ils abattaient et dépeçaient à longueur de journée, mais c'était sa clientèle et P'pa Herbert n'en avait jamais connu d'autre.

L'établissement, situé en lisière de l'Enclave sud-est, n'attirait plus les cadres et les techniciens des beaux quartiers comme cela avait été le cas une vingtaine d'années auparavant. La mode était alors à l'encanaillement des élites et les bistrots situés sur le boulevard-frontière connurent une période de prospérité sans précédent. Il fallait retenir sa place au comptoir plus d'une semaine à l'avance pour avoir le droit d'y déguster quelques verres de vin avant de rentrer chez soi. Maintenant, ces mêmes élites passaient sur le boulevard sans ralentir. Aucune voiture ne s'arrêtait plus devant *La Luxure* sinon celles des patrouilleurs qui y venaient surtout pour contrôler les clients, rarement pour déguster la nourriture douteuse qu'on y servait.

L'écran du vidéophone s'éteignit. L'un des consommateurs se dirigea vers l'appareil pour y glisser une autre pièce. Il parut hésiter devant les vingt-cinq titres offerts. Il y avait bien un court résumé des scénarios, mais tous développaient en fait le même thème et seuls le nombre ou le sexe des participants pouvaient changer.

— Mets-nous le P-4, lança un connaisseur.

— Moi, je préfère le Y-22, hasarda un autre qui avait déjà visionné

plusieurs fois toutes les bobines.

Julie, la serveuse aux taches de rousseur, travaillait maintenant dans la salle. Chaque jour, quand P'pa Herbert arrivait, elle quittait immédiatement le comptoir et prenait la salle en charge. C'était sa place véritable, le lieu où elle se sentait le plus en étroite communion avec ses rêves d'adolescente, l'endroit où elle pouvait croire avoir atteint son idéal.

Elle tournoyait entre les tables, faisant semblant d'éviter les mains traînantes des clients qui avaient pris de l'assurance depuis le chargement du vidéophone à pièces d'œuvrettes pornographiques. Maintenant, ils passaient plus aisément de la plaisanterie orale à l'action pure et simple.

Julie la rousse était satisfaite du nouveau comportement de la clientèle car c'était une fille qui savait apprécier les choses de la chair. Elle en avait d'ailleurs toujours fait l'une de ses principales distractions, juste après les feuilletons télé et les séances d'exécution publique du samedi après-midi. Elle aimait bien sentir les regards mouillés des mâles glisser sur un corps qu'elle s'ingéniait à dévoiler sans ôter un seul de ses vêtements. Quelques mois auparavant, elle avait répondu à une petite annonce qui demandait de jeunes comédiennes pour une série de films pornographiques, mais on ne lui avait pas répondu. Pour essayer de la consoler de cet échec, P'pa Herbert lui avait raconté les exploits amoureux de sa mère (son épouse) qui avait vu ses propres dons s'épanouir pleinement dans la salle même du bistrot, mais Julie avait ressenti cette fin de non-recevoir comme une insulte à son physique et ses rêves de petite fille s'étaient envolés.

Elle alla desservir la table sur laquelle deux jeunes apprentis bouchers avaient pris leur petit déjeuner (œufs pochés au sang frais et grands verres de lait glacé) avant d'aller rejoindre leur poste de travail. Elle posa la vaisselle sale sur son plateau, essuya la table avec son éponge tout en regardant l'écran du vidéophone qui venait de repartir, gros plan sur le visage d'une fille qui glissait sur un ventre.

— Dis donc, Julie la rousse, ça te dirait pas de tourner une scène comme ça ?

La serveuse aux taches de rousseur regarda l'homme qui venait de s'installer au comptoir, un habitué qui ne manquait jamais de s'arrêter à *La Luxure* quand ses affaires l'appelaient dans le coin. Il se nommait Mars et était colporteur en vieilles frusques, ce qui l'amenait à parcourir la ville entière au volant de sa camionnette bosselée, achetant des lots de vêtements usagés aux gardiens des immeubles

bourgeois pour les revendre ensuite sur les marchés des quartiers populaires.

Mars était l'un des rares commerçants ambulants qui parcourait régulièrement l'Enclave sud-est. Il jouissait de sauf-conduits mystérieux et il n'était jamais importuné par les patrouilles de la sécurité urbaine (on le disait un peu mouchard) ni par les asociaux de tendance dure qui barraient les rues pour détrousser ceux qu'ils jugeaient plus fortunés qu'eux (on chuchotait qu'il les ravitaillait en munitions). Lui se contentait de travailler, du moins le disait-il.

— Alors, Julie la rousse, que penses-tu de cette séquence ? insista-t-il.

— Sûr que ça me plairait de tourner une scène comme ça, répliqua la serveuse aux taches de rousseur. Seulement, va donc lui demander s'il aimerait que tu sois mon partenaire, ajouta-t-elle en montrant son père d'un geste du menton.

P'pa Herbert avança lentement le long du comptoir.

— Alors, Mars, tu fais encore du rentre-dedans à Julie ?

— Faudrait pas que vos nouveaux films lui mettent de drôles d'idées en tête, P'pa Herbert !

Le cafetier eut un rire gras.

— T'en fais pas pour elle, elle est certainement comme sa garce de mère. C'est héréditaire chez les femelles à ce qu'on dit et je suis sûr que Julie sait se tenir dans un lit sans avoir besoin de prendre des leçons auprès de ces petits cons de comédiens...

Julie la rousse lavait la vaisselle, les yeux baissés, reniflant les larmes qui coulaient malgré elle. C'était chaque fois la même chose quand elle pensait à sa carrière artistique ratée. Parfois, le soir, dans sa chambre tapissée de photos géantes des grandes porno-stars, elle mimait devant la glace les rôles qu'elle ne tiendrait jamais que dans son imagination.

P'pa Herbert fit un signe discret au colporteur en frusques puis il chercha à faire dévier la conversation.

— Qu'est-ce que je te sers, Mars ?

— Un bol de café et des beignets au suif.

Le colporteur en frusques attendit sa commande en se roulant une cigarette à la marijane. Il aimait bien tirer quelques goulées avant de partir en tournée.

— Ce matin, m'est arrivé un truc pas croyable, dit-il en sortant son briquet solaire, publicité d'une marque de chauffe-eau.

— Raconte, demanda P'pa Herbert.

— En arrivant par ici, à deux blocs, pas plus, mais côté Enclave, j'ai été arrêté par une voiture de patrouille.

— Contrôle normal, non ?

— Oui et non... Figure-toi qu'après la fouille réglementaire, les deux flicards m'ont embarqué de vieux vêtements.

— Pour les offrir à des putes... Un cadeau fait toujours plaisir et celui-là leur coûtera pas grand-chose.

— C'est des frusques d'hommes qu'ils ont pris et après les avoir essayées, un Nègro et un gars du Maghreb, avec une tête de fouine, le genre certainement vicelard. Et puis, y avait un jeune garçon sur la banquette arrière de la voiture de patrouille !

— Des pédés, suggéra P'pa Herbert.

Julie la rousse avait reconnu ses clients matinaux. Elle se souvint aussi du spectacle qu'ils avaient contemplé en attendant leurs commandes. Pourtant, le Maghrébin lui avait fait des avances.

— T'as peut-être raison, répondit Mars au bistrotier, ce devaient être des pédés !

Sans même relever le visage, Julie la rousse eut un sourire. Elle savait que le Maghrébin reviendrait bientôt. Pour la première fois de sa vie, elle était certaine de quelque chose...

TROISIÈME ET DERNIER TRACT

Cristal

Attends-tu l'aube

De la ville,

Celle dont les rayons d'or

Accrochent les gouttelettes de soleil ?

Cristal

Es-tu arc-en-ciel Jailli de ton propre

Visage

Pour chercher la pureté

Des mondes anciens ?

Demain

Viendra le temps du...

(Texte inachevé)

CIMETIÈRE

— Entre là-dedans, on va y planquer la voiture...

— Ici ?

Mhed avait blêmi. Ils roulaient dans l'une des petites rues bordées d'immeubles en ruine qui convergeaient vers l'esplanade sur laquelle s'élevait *l'Européen*, gigantesque navire de béton maintenant à la dérive.

— Entre donc...

Le portail à doubles battants avait disparu depuis longtemps et le cimetière n'était plus qu'un terrain vague. Une végétation sauvage y avait poussé au hasard, enserrant les chapelles en ruine dans une jungle étrange que l'on aurait pu croire transportée d'ailleurs en ce lieu.

Le cimetière datait des temps anciens, bien avant que le monde ne soit partagé entre les Unions. Les hommes enterraient alors leurs morts au lieu de les brûler dans les centrales de la climatisation urbaine.

De cette époque à la fois lointaine et proche traînaient de vieilles légendes souvent reprises par les sectes nées dans les quartiers populaires et qui s'infiltraient maintenant dans toute la ville, même au-delà des limites du siège social de l'Union européenne pour l'automobile.

« Avant, quand les hommes ne brûlaient pas leurs morts, disaient les nouveaux prophètes, ils les mettaient en terre en des lieux privilégiés où les défunts parvenaient à réunir leurs forces psychiques et revenaient ainsi à tour de rôle parmi ceux qui les avaient conduits en ce lieu... »

Les anciens cimetières étaient devenus peu à peu des lieux maudits que tout le monde évitait maintenant. Seuls, ceux qui savaient parler aux morts, ou du moins le prétendaient, s'y rendaient encore parfois quand les éléments naturels neutralisaient les forces maléfiques.

La direction de la sécurité urbaine savait que certains asociaux profitaient de cette situation pour établir des caches dans les cimetières, mais il était difficile de les y traquer car beaucoup d'hommes du rang, d'origine africaine, étaient sensibles à ces légendes

traînant des maléfices inconnus.

— J'aime pas tellement me trouver dans ce genre d'endroit, murmura le Maghrébin. Dans les campagnes retirées de mon pays, on enterre encore les morts et ils reviennent parmi nous quand le vent souffle du sud.

— Je sais, répliqua Tracy d'un ton sec. Dans mon pays aussi les morts reviennent parmi les vivants et je crois aux légendes, et je crève de peur. Seulement, c'est ici que nous devons planquer la voiture si nous ne voulons pas qu'on nous repère...

— Tu as sans doute raison...

Mhed avait encore plus peur d'être pris en faute par ses supérieurs que de pénétrer dans cet endroit maudit. Il avala sa salive plusieurs fois de suite, soupira bruyamment et engagea le véhicule dans une allée que l'on devinait encore dans la végétation luxuriante. Plusieurs fois, des lianes épaisses se prirent dans les aspérités du toit, s'enroulant sur la rampe des gyrophares, arrachées impitoyablement par la force des moteurs.

La voiture de patrouille s'arrêta devant une chapelle en ruine dont le toit s'était effondré à l'intérieur. La porte avait disparu. Il ne restait qu'un chambranle de pierre, un fronton sur lequel un nom avait été gravé bien longtemps auparavant. Avec un léger sifflement, les moteurs s'arrêtèrent et Mhed sentit presque charnellement le silence qui succéda au bruit régulier de la mécanique. Il tendit l'oreille, comme son coéquipier, comme l'adolescent qui les observait d'un air anxieux. Le silence était la propriété des morts, couper les moteurs, en arrêter le bruit équivalait à leur céder la place...

— Faut prévenir le Central, dit le Maghrébin d'une voix forte.

— Inutile de donner notre position exacte.

L'Africain se pencha lui-même sur le visiophone.

— Voiture 55, ici voiture 55... Nous abandonnons le véhicule pour contrôler les occupants d'un immeuble suspect...

— Voiture 55, le pilote doit rester près du véhicule... Voiture 55, donnez votre positionnement exact.

— Angle soixantième rue avec la quarantième en sud-ouest de l'Enclave.

L'Africain coupa immédiatement le contact pour éviter que l'ordinateur du Central puisse procéder à un contrôle de positionnement. Il se tourna alors vers l'adolescent toujours blotti sur la banquette arrière.

— Tu vas nous montrer le chemin.

Cyril fit « oui » de la tête. L'Africain descendit le premier. Il examina attentivement les environs puis entreprit d'ôter son uniforme, le pliant soigneusement avant de le déposer sur le siège. Il passa ensuite l'une des défroques qu'ils avaient prises un peu plus tôt au colporteur en frusques.

— Allez, prépare-toi, ordonna-t-il à son coéquipier. Mhed hésitait encore.

— Ça va nous attirer des ennuis... On est loin de notre zone de patrouille et pénétrer sans ordres dans la maison-monstre n'est pas une opération très régulière... Et puis, comme tu dis, ça doit grouiller de salopards là-dedans.

L'Africain enfila un pantalon de toile et une veste de cuir craquelé, un vêtement coûteux certainement récupéré dans les poubelles du quartier nord.

— Y a qu'un seul salopard qui m'intéresse, dit-il, celui que ce gamin appelle le Dingo, celui qui diffuse les tracts venus de l'étranger.

Cyril regardait avec étonnement ses geôliers se transformer en asociaux, simplement en troquant leurs uniformes contre ces vieux vêtements. Le Maghrébin ébouriffa sa chevelure.

— Si on croise une voiture de patrouille, planque-toi en vitesse, lui dit Tracy en riant. Sûr que les copains te tireraient à vue !

Le Maghrébin eut un sourire en biais, puis les deux coéquipiers prirent leurs armes de poing qu'ils passèrent dans leurs ceintures. L'Africain ouvrit trois boîtes de cartouches qu'il vida dans les poches de sa veste.

— On peut y aller, dit-il.

Mhed referma soigneusement les portières et enclencha la fermeture électromagnétique en inscrivant le code sur le cadran escamotable. Avec son dôme blindé et sa carrosserie à l'épreuve du feu, la voiture de patrouille était transformée en forteresse inviolable. Personne ne pourrait y pénétrer sans avoir au préalable déclenché le code.

— Je comprends pas ce que vous voulez au Dingo ? demanda brusquement l'adolescent.

— L'empêcher simplement de diffuser les tracts étrangers.

— Mais le Dingo n'est pas un étranger... Je vous l'ai déjà dit. Il est d'ici, de l'Union, et il écrit tout seul ces tracts que personne ne

comprend.

L'Africain hésita une seconde puis haussa les épaules.

— Et alors, qu'est-ce que ça change... Notre problème est de ramener ce Dingo au Central.

Il fit un clin d'œil à l'adresse de son coéquipier.

— Et alors à nous médailles et promotions, et primes... Allez, on a déjà perdu trop de temps.

Ils se dirigèrent vers le fond du cimetière. Au-dessus des arbres, on pouvait discerner l'énorme masse de *l'Européen*, la maison-monstre.

*

Urbain le Dingo reposa son crayon. Il relut à haute voix les quelques lignes qu'il venait d'écrire, eut un sourire un peu triste. Depuis que Cyril était reparti, le Dingo avait essayé de travailler, mais son esprit n'était plus aux lignes tracées de son écriture heurtée. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Joa qui était en train de sombrer dans la folie. Joa, la petite putain rencontrée par hasard. Cristal, la fille de rêve sortie de son imagination. Joa, Cristal, deux facettes d'une même femme, l'image qui s'était reflétée dans son esprit comme dans une glace, s'épurant chaque fois un peu plus pour devenir pierre précieuse.

Quelques jours auparavant, la dernière fois qu'il avait rencontré Joa, il lui avait remis quelques-uns de ses tracts pour qu'elle les distribue. Elle en avait pris un, l'avait lu attentivement, en se forçant sans doute un peu pour lui faire plaisir, mais son regard était devenu grave.

« Je ne comprends pas ce que tu veux dire, Urbain, mais ces mots me font rêver... C'est idiot de dire que des mots font rêver, n'est-ce pas ? »

Lui avait deviné ce soir-là qu'elle allait avoir à nouveau des difficultés avec son *cervelec*. Cela était arrivé plus tôt qu'il ne l'avait pensé et comme elle refusait de se porter consultante, elle risquait maintenant la mort. Il devait la revoir car il commençait à imaginer une explication fantastique aux maux provoqués par le dérèglement des *cervelecs*. C'était tellement incroyable qu'il désespérait par avance de pouvoir en faire admettre la réalité.

... Urbain en arrivait parfois à envier les autres, ceux qui étaient intégrés au monde des Unions, ceux qui n'avaient jamais de problèmes avec leur cervelec. Il se souvenait alors de ses camarades d'enfance maintenant

aux commandes des services administratifs ou de la sécurité urbaine. D'autres, moins nombreux, devaient faire carrière dans les forces extérieures. Tout ça était brumeux et il en arrivait à se demander s'il n'avait pas imaginé aussi cette période à la fois lointaine et toute proche de sa vie.

Pour Urbain, tout avait basculé par hasard le jour de ses dix ans, quand il s'était retrouvé au lazaret scolaire avec ses camarades de classe. Les gamins passaient l'un après l'autre dans la salle de soins où un technicien de l'agence d'orientation-psy activait leurs cervelecs en y inscrivant la programmation nécessaire à leurs futures vies professionnelles. Son tour arriva. Le chirurgien avait déjà pratiqué la légère incision destinée à dénuder le module de contrôle quand on entendit des cris dans la pièce voisine où se reposaient les élèves déjà programmés. Une légère hémorragie due à une surtension passagère du microcircuit électrique, un banal accident de rejet, mais qu'il fallait traiter sur-le-champ. Chirurgien et techniciens se précipitèrent, abandonnant Urbain entre les mains d'une aide-soignante qui s'efforçait de rassurer le gamin. Le temps passa et une dizaine de minutes plus tard, l'un des assistants du chirurgien revint dans la pièce.

« Ça se passe pas très bien à côté, dit-il.

Le patron m'a demandé de terminer l'intervention. »

Il posa alors les points de suture, persuadé que le cervelec d'Urbain avait déjà été activé. Son dossier fut immédiatement transmis par le secrétariat à l'ordinateur central et personne ne se douta à l'époque que le jeune garçon n'était pas guidé par les impulsions de son cervelec.

Quelques années plus tard, Urbain se rendit compte qu'il n'était pas tout à fait comme ses camarades de collège. Maintenant que ses études prenaient une voie précise (il aurait dû être programmé pour être officier), il réalisait mieux sa différence, découvrant parfois des doutes que ses camarades ne partageaient jamais avec lui.

Pendant sa scolarité secondaire, il passa pour un adolescent taciturne mais travailleur, s'intégrant facilement à l'École des cadres de la sécurité extérieure. Les premiers mois furent normaux, les professeurs constatant même qu'Urbain semblait prendre plus d'assurance alors qu'il n'en était rien en réalité. Un soir, il quitta l'École des cadres, mais ne rentra pas chez lui, dans la grande maison de fonction où vivait la famille du général-major des forces informatiques de l'Union européenne pour l'automobile.

Urbain traîna longtemps dans les rues éclaboussées de lumière du quartier des Grands commerces, se trouvant des excuses qui n'en étaient pas, se refusant encore à s'avouer qu'il ne voulait pas devenir une machine, un robot programmé une fois pour toutes. Durant ces dernières années, il

avait peu à peu compris qu'il était dissemblable au troupeau et, quand il eut acquis les connaissances techniques nécessaires, il en trouva la cause. Son cervelec n'avait jamais été activé. Il s'en était accommodé et puis, aujourd'hui, le professeur principal avait annoncé :

— Demain, vous n'aurez pas de cours car vous irez au lazaret des forces de sécurité pour y subir la révision quinquennale de vos cervelecs.

Quand la nuit était tombée et que le quartier des Grands commerces s'était vidé, Urbain avait alors traversé le fleuve pour se cacher dans les ruelles étroites du faubourg des Loisirs.

Cela faisait six mois et il n'était jamais plus rentré chez lui. Il avait vécu en se fondant dans la masse des jeunes qui hantaient le faubourg en attendant l'âge du travail. Il s'était fait des amis, surtout grâce à l'argent qu'il possédait encore en abondance, mais quand ses ressources s'épuisèrent, ses complices du moment l'abandonnèrent et il n'échappa que par miracle à plusieurs contrôles de la sécurité urbaine. Son père avait fait lancer un avis de recherches et on le disait enlevé de force par un groupe d'asociaux... Pour échapper au filet qui se resserrait autour de lui, il s'était enfoncé encore plus dans le dédale des ruelles et, un jour, il avait franchi le boulevard-frontière pour se perdre dans l'Enclave sud-est, ultime refuge de ceux qui ne voulaient plus vivre selon les normes.

Urbain comprit rapidement qu'il était un cas unique car ceux qu'on nommait les asociaux souffraient d'un dérèglement de leur cervelec, mais contrairement à lui, ils en avaient auparavant subi les effets durant de longues années. En refusant de se laisser soigner, les asociaux perdaient en même temps que leur dépendance vis-à-vis de l'Union une grande partie de leurs moyens intellectuels, un peu comme si le fonctionnement du cervelec avait épuisé leurs cellules cérébrales. Même s'il partageait avec eux un profond mépris pour la société organisée, Urbain ne se sentait guère d'autres affinités.

C'est par hasard qu'il avait connu Joa. Un soir, alors qu'elle rentrait chez elle, elle s'était abritée de la pluie sous un porche. Urbain y était aussi. Elle avait souri et il avait fait une plaisanterie. Ils avaient engagé la conversation, naturellement, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Lui s'était étonné de sa profession et la jeune femme avait éclaté de rire en lui affirmant qu'elle aimait son « job » et que son devoir était de le faire bien puisqu'il était nécessaire à la collectivité, et puis elle y prenait du plaisir...

Ils devinrent amis, jamais amants, et cela ne choqua pas Joa qui trouvait l'attitude d'Urbain naturelle puisqu'il ne possédait pas la somme nécessaire à la rétribution de ses services.

Deux semaines auparavant, Joa avait ressenti la première alerte, une douleur fulgurante qui lui avait broyé le crâne. Elle en parla avec Urbain qui venait de se réfugier dans la maison-monstre car les patrouilles devenaient plus nombreuses depuis quelque temps et même les rues de l'Enclave n'étaient plus aussi sûres.

— Je connais la cause de ton mal, lui dit-il simplement.

— Mon *cervelec*, balbutia-t-elle.

Il hocha affirmativement la tête. Joa resta longtemps silencieuse avant de dire, les yeux presque brouillés de larmes.

— Je ne me porterai pas consultante, jamais...

Elle avait éclaté de rire en haussant les épaules.

— Et puis, ce n'est peut-être qu'une simple migraine... Sûr que c'est une simple migraine !

Il la revit ensuite deux ou trois fois et elle ne lui parla plus de ces signes avant-coureurs. Peut-être avait-elle eu raison... Une simple migraine.

Et puis Joa n'était plus revenue et, la veille au soir, son jeune frère lui avait appris ce qu'il pressentait depuis la première alerte. Joa avait ressenti à nouveau les symptômes du dérèglement de son *cervelec*. Cette fois, il n'y avait plus de doute. Quelque chose d'étrange était en train de se passer et seul Urbain, celui qu'on appelait le Dingo, pouvait en comprendre les étranges effets.

*

Les deux hommes et l'adolescent quittèrent l'ancien cimetière par une brèche du mur d'enceinte qui s'ouvrait sur une petite place encadrée d'immeubles aux fenêtres ouvertes sur le vide comme les yeux morts d'un crâne.

Partant de cette place, des ruelles s'enfonçaient entre les vieux îlots devenus pour la plupart amoncellements de ruines. La plus étroite débouchait sur l'esplanade au centre de laquelle s'élevait l'*Européen*, le plus grand des immeubles d'habitation jamais construit par l'Union, jamais terminé, devenu maintenant un bloc de béton sale, abandonné depuis des dizaines d'années à ceux qui en avaient fait leur ultime forteresse.

— On va y aller, dit Tracy d'une voix faussement assurée.

Maintenant qu'ils avaient quitté la protection du véhicule de patrouille, l'Africain n'affichait plus d'enthousiasme débordant, mais il ne pouvait plus reculer, même en sachant que son geste aurait

certainement obtenu l'approbation sans réserve de son coéquipier.

Ils avançaient lentement en se tenant au milieu de la chaussée, Cyril entre les deux hommes. La ruelle était déserte ou presque. Ils n'y rencontrèrent qu'une dizaine de femmes âgées qui nettoyaient inlassablement le trottoir devant les portes dont elles semblaient défendre l'accès à grands coups de balais.

Mhed les observa avec attention et il eut brusquement conscience que la poussière rejetée au-dehors se reformait au fur et à mesure, comme si cette matière avait été animée de vie. Les balayeuses avaient le visage fermé de prêtresses célébrant un rituel satanique et elles ne se détournèrent pas une seule seconde de leur travail au passage des trois humains.

Mhed lança un regard en biais vers l'Africain. Celui-ci avait le teint cireux et sa démarche devenait mécanique, perdant peu à peu de son assurance. C'était, pour lui aussi, la première fois qu'il se retrouvait à pied, isolé, sur le sol hostile de l'Enclave, surtout aussi près de la maison-monstre dont la masse gigantesque écrasait le fond de la ruelle.

— Ton Dingo, il vit où dans ce merdier ? demanda Tracy d'un ton très sec, sans doute pour se rassurer lui-même.

— Très haut, au dernier étage, tout en haut...

— Pourras-tu retrouver le chemin ?

— J'ai un plan dessiné, dit l'adolescent, mais...

L'Africain s'arrêta, regarda son prisonnier.

— Mais quoi ?

— Nous allons devoir emprunter des passages où veillent parfois les sentinelles...

— Sentinelles, quelles sentinelles ?

— Celles qui veillent aux passages.

L'Africain regarda Mhed qui ne broncha pas, avant de se fixer à nouveau sur l'adolescent.

— Tu es bien passé une fois, alors ?

— J'étais seul.

L'adolescent se crispa, regarda le sol, finissant par dire :

— Et puis tiendrez-vous ensuite votre promesse de me laisser libre ?

— Sûr que nous tiendrons notre promesse, murmura Mhed. Si nous arrêtons le Dingo, nous te laisserons partir et personne ne viendra jamais t'importuner avec cette affaire...

— Ni ma sœur, ni ma mère ?

— Ni ta sœur, ni ta mère.

Les deux hommes l'entraînèrent vers la maison-monstre. Quand ils se trouvèrent enfin au pied de l'immense vaisseau de béton, l'Africain ne put retenir une exclamation.

— Bon Dieu de pute, j'aurais jamais cru que ce soit aussi grand !

Environ une cinquantaine de portes s'ouvraient sur la façade qui se trouvait devant eux. Toutes donnaient dans les anciens halls où se trouvaient les ascenseurs dont les cabines avaient été récupérées depuis longtemps par une compagnie spécialisée.

— Quelle porte ? demanda l'Africain.

— La troisième, je crois... Oui, celle devant laquelle se trouve la vieille femme vêtue de noir.

Ils s'avancèrent sur l'esplanade déserte où ne semblaient aussi vivre que ces femmes sans âge qui balayaient inlassablement les trottoirs, se déplaçant toutes dans le plus grand silence, sans jamais se rapprocher les unes des autres.

— La voilà, cette porte...

La femme qui parlait aux cafards était sur le seuil, repoussant une poussière sans cesse renouvelée. Elle les regarda s'avancer vers elle, les examina attentivement quand ils s'arrêtèrent devant la porte. Elle sembla reconnaître Cyril.

— Te revoilà déjà, constata-t-elle.

— Nous allons vers le haut...

Elle leva les yeux, eut un sourire fatigué.

— Le haut est le royaume de ceux qui tuent. Il ne faut pas y aller, car un jour eux aussi seront tués et tous ceux qui seront avec eux. Alors, il ne restera que moi et ceux du bas, ajouta-t-elle d'un ton confidentiel en regardant le sol.

L'Africain poussa un peu l'adolescent et ils pénétrèrent dans le couloir, se dirigeant vers la cage d'escalier qui se trouvait au bout du couloir sombre.

— Que voulait dire cette vieille cinoque en parlant de ceux du bas ?

— Elle parlait des cafards.

— Quels cafards ? balbutia Mhed.

— Ses amis, ceux avec lesquels la vieille a signé un pacte d'amitié.

L'Africain qui marchait en tête s'arrêta et se retourna brusquement.

— Tu nous prends encore pour des cons ! Signer un pacte avec des cafards !

— Oui, avec leur roi... J'ai vu cette femme discuter avec le roi des cafards !

MENACES

Capitaine Arsène sursauta quand le klaxon lui annonça l'arrivée d'un visiteur. Il leva le visage vers l'écran et découvrit avec surprise l'Intendant-général avancer dans le couloir du vingtième étage de l'hôtel des sécurités, suivi d'une demi-douzaine de gardes du corps et de sa secrétaire particulière.

Cette dernière était une auxiliaire de police non titulaire, ancienne comédienne de films pornographiques recyclée dans un service administratif. Son principal travail consistait à porter la petite mallette dans laquelle Vincelas rangeait ses échantillons de liqueurs et les aphrodisiaques grâce auxquels il pouvait répondre à n'importe quelles sollicitations de ses subordonnées. Alors qu'Homme de fer se devait de prouver à tout instant sa virilité guerrière pour montrer qu'il était apte à commander des forces assaillantes, Vincelas, qui dirigeait un service défensif, se trouvait de ce fait dans une situation différente. Il n'avait pas à montrer une agressivité sexuelle, mais au contraire à l'attendre et à y répondre de manière à soumettre les assaillantes à sa merci. Il ne pouvait donc jamais refuser d'honorer physiquement une quelconque des femmes attachées à son secrétariat qui en ferait la demande. C'était le règlement et ne pas s'y soumettre l'aurait jeté en peu de temps au ban de sa caste. Maintenant qu'il prenait de l'âge, l'Intendant-général devait avoir recours aux drogues.

C'était la première fois depuis longtemps que le grand patron de la sécurité urbaine quittait son étage. La raison devait en être d'importance, mais cela ne surprit pas capitaine Arsène qui avait compris qu'un danger redoutable planait actuellement sur l'Union européenne pour l'automobile. Quand il était sorti quelques heures plus tôt du bureau de l'Intendant-général, capitaine Arsène avait en effet ressenti comme un *poids* sur sa poitrine et cette impression ne l'avait plus quitté. Son appartenance à la secte religieuse des « devins-devineurs » lui avait enseigné la connaissance des présages et il était convaincu que les motifs d'inquiétude invoqués par Homme de fer n'étaient pas les bons. Anéantir l'Enclave sud-est ne résoudrait pas le problème des asociaux qui se regrouperaient ailleurs...

Capitaine Arsène se pencha et libéra les serrures électromagnétiques de la porte d'acier qui séparait son bureau du reste de l'étage. L'Intendant-général s'arrêta avant de franchir le seuil et il ordonna d'un geste à ses gardes du corps d'en protéger les abords. Il

attendit que les gigantesques Africains aient mis leurs fusils mitrailleurs en batterie, prêts à balayer le couloir de longues rafales, pour pousser le lourd battant d'acier qui s'écarta lentement, actionné par le mécanisme d'ouverture assistée.

Vinceslas pénétra dans le bureau, suivi par sa secrétaire.

— Réenclenchez immédiatement les serrures, ordonna-t-il à capitaine Arsène, et coupez-moi tous les micros et caméras de retransmission...

L'Intendant-général alla jusqu'au bureau, se retourna et leva les yeux vers les écrans de télévision grâce auxquels le chef de service pouvait surveiller en permanence le travail de ses subordonnés. Tout était calme dans les bureaux du vingtième étage.

— Coupez-moi aussi tous les enregistreurs-espions, dit-il.

Capitaine Arsène obéit en silence. L'Intendant-général attendit que les gâches électromagnétiques eussent verrouillé la porte blindée. Il fit alors signe à sa secrétaire qui ouvrit immédiatement la mallette pour en sortir une petite fiasque d'argent qu'elle lui tendit. Il en vida d'un trait le contenu puis fit claquer sa langue.

— Un coup de cognac à la cantharide fait toujours du bien où ça passe !

Il ricana de son bon mot, se cura une dent creuse avec sa langue et demanda :

— Tout est coupé, on peut parler ?

— Bien entendu, monsieur l'Intendant-général.

Vinceslas devint brusquement écarlate. Il était évident que, malgré ses efforts pour paraître à son aise, il était fortement préoccupé. Le fait même qu'il se trouve ici, à cinquante étages de son bureau, en était la preuve.

— Je sors de chez le président-directeur général, annonça-t-il enfin d'une voix blanche.

Capitaine Arsène ne broncha pas malgré cette révélation extraordinaire. Être reçu par le P.D.G. de l'Union européenne pour l'automobile était en effet un honneur auquel peu de cadres, mêmes supérieurs, des services périphériques auraient pu prétendre.

— Arsène, la situation est très grave...

L'Intendant-général venait de l'appeler par son nom, ce qui alerta encore plus capitaine Arsène.

— Arsène, la situation est beaucoup plus grave que ne le croit cet incapable d'Homme de fer !

— Au sujet de ces tracts étrangers ?

— Ceci est devenu maintenant un problème annexe...

Vinceslas regarda la fiasque vide, bâilla longuement après avoir hésité à en redemander une autre.

— Je m'apprêtais moi-même à solliciter une entrevue avec le Président afin d'obtenir son aval sur l'opération projetée par Homme de fer...

— Isoler et détruire l'Enclave et purger ainsi une fois pour toutes la ville de ses asociaux ?

— C'est ça... Donc, j'étais en train de rédiger la demande modèle 56, modifiée 73, quand le secrétariat du Président me demanda de passer à son bureau.

— L'affaire est donc plus préoccupante que nous ne l'avions envisagée.

— Préoccupante...

Vinceslas eut un ricanement.

— ... Un mot bien faible, totalement dépassé.

Il se laissa tomber dans l'un des fauteuils réservés aux visiteurs. Sans un mot, la secrétaire vint s'installer sur ses genoux et commença à lui administrer les agaceries réglementaires.

— Mon cher Arsène, le général-major des forces informatiques s'est suicidé il y a deux heures !

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu. Peu de temps après nous avoir quittés, il s'est tiré une roquette dans la tête.

— Mais pourquoi ?

— Ordicentre s'est autodétruit et le général-major n'y a pas survécu.

Capitaine Arsène comprit que son appréhension était maintenant justifiée. Ordicentre, le cerveau de l'Union, à la fois cœur et pensée, mémoire et intelligence prospective, le centre vital du réseau informatique qui contrôlait la totalité des ordinateurs des services périphériques et centraux, la pièce vitale de tout le système. C'était en effet Ordicentre qui décidait toutes les actions financières et

industrielles de l'Union, sa politique de vente et d'achat, et la croissance même des autres ordinateurs.

— Mais c'est impossible, finit-il par murmurer.

Vinceslas écarta les doigts experts de la secrétaire qui eut une moue et afficha un air boudeur.

— Cela paraît en effet impossible et pourtant c'est vrai. Ordicentre s'est autodétruit en essayant de décrypter le fameux tract qui venait de lui être transmis par l'ordinateur de la sécurité extérieure.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Selon les premiers éléments de l'enquête, Ordicentre a déclaré que ce texte ne pouvait être en aucune manière compatible avec la table de base de l'Union européenne pour l'automobile. Le général-major aurait alors demandé au programmeur d'insister et de forcer Ordicentre à comparer le texte avec les autres tables de base existantes dans le monde afin d'en déterminer l'origine. La réponse a de nouveau été négative, puis après un long silence, Ordicentre a sorti ça...

Vinceslas claqua des doigts et la secrétaire abandonna ses genoux pour aller chercher le document qui se trouvait dans la mallette.

— Donnez-moi aussi un petit coup de calva...

Elle lui apporta la fiasque et la photocopie d'un mini-listing mécanographique qu'il passa à capitaine Arsène.

— Lisez donc ça.

« AMOUR... TABLES DE BASE MONDIALES NON RÉCEPTIVES. AM...

TABLES AMOUR MONDIABASE... NON AM... DÉCONNEXION URGENTE POUR IM... IMMAMOUR... AUTODESTRUCTION ABSOLUE... »

— Et après avoir sorti ça, il s'est autodétruit.

Capitaine Arsène regarda son supérieur.

— C'est incroyable !

— C'est sans doute ce qu'a pensé le général-major et c'est pour ça qu'il s'est suicidé.

— Maintenant, que va-t-il se passer ?

— Personne ne peut le prévoir, pas même le P.D.G... Une chose est sûre, c'est que nous devons réagir très vite. Nous avons heureusement

un point positif en notre faveur. Personne ne connaît encore l'autodestruction d'Ordicentre, excepté l'état-major du service Info, des gens entièrement dévoués au conseil d'administration.

— Que peut-on faire ?

Vinceslas termina sa fiasque de calva et rota avant de répondre.

— Le Président pense qu'il pourrait peut-être y avoir un rapport entre l'autodestruction d'Ordicentre et un fait constaté depuis quelque temps par les techniciens chargés de l'entretien des *cervelecs*.

Capitaine Arsène fronça le sourcil.

— Je vais vous résumer ça en deux phrases, dit Vinceslas. Depuis six mois environ, les techniciens constatent un accroissement extraordinaire des défaillances des microsystèmes de blocage sensitif montés sur les *cervelecs*...

— Ce qui veut dire en clair ?

— La majorité des travailleurs ne se présentent plus au service de la maintenance quand ils ressentent des troubles du *cervelec*.

— Pourquoi cette attitude ?

— Aucune raison apparente. On aboutit en fait à un accroissement anormal du nombre des asociaux et, encore plus grave, il devient de plus en plus difficile de discerner un travailleur guidé par son *cervelec* d'un autre qui ne l'est plus.

Vinceslas eut brusquement l'air accablé. Il se massa longuement les ailes du nez, mâchonna un instant la plaquette dopante que venait de lui passer la secrétaire.

— Le Président pense qu'il y aurait une corrélation entre ce phénomène et l'autodestruction d'Ordicentre. C'est d'ailleurs notre unique chance de rétablir la situation. Si nous y parvenons avant que la nouvelle ne s'ébruite, l'Union pourra peut-être survivre en s'appuyant sur les modules périphériques d'Ordicentre qui sont encore en état de fonctionner.

Il soupira.

— Et je ne vois qu'une manière de redresser cette situation. Nous allons procéder à une vérification systématique des *cervelecs* de toute la population de l'Union.

— Certains s'y refuseront, surtout s'ils l'ont déjà fait et cachent les défaillances de leur *cervelec*.

— La vérification sera obligatoire et de ce fait, elle sera effectuée

de gré ou de force. Le service de la sécurité urbaine sera le premier à s'y soumettre.

— Pensez-vous que chez nous aussi...

— Il y a certainement des asociaux au service Info puisqu'ils ont réussi à saborder Ordicentre. Alors, pourquoi pas aussi dans nos rangs ?

L'Intendant-général se leva et alla contempler le paysage par la baie aux vitres blindées. La cité qui s'étendait à ses pieds lui parut différente de celle qu'il avait l'habitude de découvrir du dernier étage de l'hôtel des sécurités. Il se demanda si le monde pouvait être ainsi perçu différemment selon la place qu'on y occupait. C'est à ce moment précis qu'il ressentit une douleur fulgurante qui ne dura qu'une unique seconde. Il porta la main à son front.

— J'ai donné des ordres en conséquence, dit-il d'une voix sourde. Le lazaret est prévenu. Moi-même et les hommes de ma garde personnelle avons déjà subi les tests. C'est maintenant votre tour, Arsène, et celui de vos collaborateurs les plus proches...

Il fixa capitaine Arsène, se toucha à nouveau le front, un peu anxieux.

— Ensuite, lorsque tous les membres du service de sécurité urbaine seront déclarés psychiquement sûrs et en parfait accord avec leur *cervelec* de service, nous disposerons d'une force grâce à laquelle nous pourrons facilement convaincre les cadres de la sécurité extérieure de subir les tests de contrôle, et ainsi de suite, jusqu'au dernier travailleur de l'Union.

— Que ferons-nous de ceux qui refusent le contrôle ?

L'Intendant-général tapota la poche de poitrine de sa vareuse. Il eut un sourire ambigu.

— La note de service ordonnant la liquidation physique de tous les asociaux est signée par le Président. Tout travailleur refusant le contrôle systématique sera considéré comme asocial !

Il eut un geste des épaules.

— C'est clair, je pense.

LARVE HUMAINE

Ils avaient déjà gravi trois étages et avançaient maintenant dans des couloirs sur lesquels s'ouvraient les appartements encore habités. Leurs occupants avaient construit des abris à l'intérieur des grandes pièces, sortes de niches dans lesquelles ils s'entassaient en hiver pour se protéger du froid qui pénétrait dans la maison-monstre par toutes les ouvertures de sa façade béante. Ils avaient aussi transformé sommairement de vieux fûts en poêles dans lesquels ils brûlaient un peu n'importe quoi, ce qui dégageait souvent des fumées nauséabondes.

Ils n'avaient encore rencontré que des femmes, la plupart très sales, sans formes, avec des visages émaciés, blafards, mangés par de grands yeux sombres où brillaient les fièvres. Elles étaient toutes vêtues de hardes et portaient parfois sur leur dos des nourrissons au ventre ballonné par la maladie. À leur approche, certaines avaient craché par terre en signe de mépris et d'autres s'étaient réfugiées dans leur antre. L'une d'elles, plus jeune, encore désirable malgré les longs cheveux grasseyeux qui tombaient sur ses épaules, avait même brandi une arme, un vieux fusil de chasse.

Ils avaient poursuivi leur route en silence.

— Leurs mâles se cachent, constata le Maghrébin.

— Sont plutôt dans les rues en train de préparer quelque saloperie d'embuscade, répondit Tracy.

Ils passaient d'une cage d'escalier à l'autre grâce aux ouvertures pratiquées à coups de masse dans les cloisons moins résistantes que les murs porteurs.

L'adolescent s'arrêta, fouilla dans sa besace, en sortit le plan tracé par sa sœur et qu'il avait dissimulé dans la doublure avant de quitter le Dingo. Il s'accroupit et le déplia sur le sol, bien à plat, puis il suivit du doigt le chemin qu'ils avaient déjà parcouru. Il fallait qu'ils quittent maintenant la partie habitée de la maison-monstre pour gravir d'autres escaliers, ceux qui montaient vers l'anti-monde, le désert dangereux du sommet.

Les deux hommes regardaient Cyril penché sur le plan.

— Tu vas la retrouver, ta route ? lui demanda l'Africain.

— Sûr que je vais la retrouver.

L'adolescent replia son plan, le rangea soigneusement et se releva.

— Maintenant, nous allons monter.

Il les entraîna vers le fond du couloir où un escalier de secours menait aux niveaux supérieurs. Certaines marches étaient cassées et il ne restait que le squelette de ferraille sur lequel on avait coulé le béton bien des années auparavant.

Ils grimpèrent ainsi une dizaine d'étages, ralentissant avant chaque palier, s'arrêtant dans le plus grand silence pour essayer de deviner l'éventuelle embuscade tendue par une sentinelle solitaire. Ils passèrent sans encombre.

— C'est ici, dit enfin Cyril qui comptait soigneusement à voix haute afin de ne pas manquer le niveau indiqué par son plan.

Ils quittèrent la cage d'escalier.

— Ici, nous devons rejoindre la façade sud.

L'adolescent montra du doigt le couloir qui s'enfonçait dans le cœur du bâtiment, devenant de plus en plus sombre au fur et à mesure qu'on s'éloignait des ouvertures par lesquelles pénétrait la lumière du soleil maintenant surgi au-dessus des enfilades d'immeubles.

Mhed sortit sa torche électrique, l'alluma, faisant surgir des ombres vivantes qui se déformaient comme des angoisses sur les murs encore partiellement couverts de papiers aux dessins géométriques.

L'Africain marchait juste derrière Cyril. Il s'arrêta brusquement et fit signe aux deux autres de rester immobiles sans faire aucun bruit. En tendant l'oreille, ils perçurent le frôlement ou plutôt une sorte de grattement, continu, irritant. L'Africain essaya de localiser le bruit.

— Ça vient de derrière cette cloison, chuchota-t-il en braquant sa torche vers le mur.

Ils se baissèrent car le bruit venait du sol. Le vieux papier mural parut cloquer puis il se boursoufla et la pointe aiguë d'un poignard apparut. Elle le troua d'un coup sec avant de commencer à racler tout autour pour agrandir l'ouverture. Lorsque le papier fut entièrement écarté, ils distinguèrent mieux la lame qui creusait dans la cloison en carreaux de plâtre.

— Éteins ta torche, souffla le Maghrébin qui avait posé sa main sur la crosse du revolver dissimulé sous ses vêtements.

Un trou noir puis leurs yeux s'habituaient lentement à la pénombre qui régnait dans le couloir. Ils n'osaient pas bouger, retenant leur

respiration, fascinés par le travail continu de la lame qui creusait, agrandissait l'ouverture millimètre par millimètre, sans se soucier du temps, ignorant apparemment leur présence. Le poignard semblait doué d'une vie propre, un peu comme s'il n'était pas manié par une main humaine.

Tracy se rapprocha de son coéquipier pour lui chuchoter à l'oreille :

— On doit pouvoir contourner cette cloison en continuant dans le couloir jusqu'à la prochaine porte. Je vais essayer de « le » prendre à revers.

— Mais qui peut creuser ainsi ?

— Qu'importe...

L'Africain s'éloigna, plié en deux. Il poussa les restes d'une porte et disparut dans un autre couloir, plus petit, qui faisait un brusque angle droit.

Mhed resta accroupi, immobile, son arme à la main, surveillant du coin de l'œil l'adolescent qui ne bougeait pas, lui aussi attentif, hypnotisé par la lame et son bruit obsédant. Maintenant que le trou était plus grand, ils pouvaient distinguer quelque chose qui bougeait, sans doute une main...

Ils restèrent ainsi près de cinq minutes puis il y eut brusquement de la lumière derrière le poignard, une lueur mouvante qui devait chercher avant de se fixer. La voix de l'Africain les appela :

— Passez la porte et suivez le couloir...

Ils s'élancèrent presque en courant, se retrouvant à leur tour de l'autre côté de la cloison.

L'Africain se tenait debout, éclairant de sa torche une forme allongée sur le sol. C'était cette forme qui creusait. En s'en approchant, Mhed la vit se transformer en souvenir d'être humain, sorte de larve monstrueuse vêtue de lambeaux d'étoffe qui avaient dû être un uniforme.

— Regardez, dit l'Africain en déplaçant le faisceau lumineux de sa torche, éclairant ainsi un autre trou dans la cloison qui se trouvait en face de celle que la forme essayait de percer. Il vient de là-bas et il veut aller maintenant dans le couloir que nous venons de quitter...

Mhed et l'adolescent étaient fascinés par l'abomination qui ne se trouvait qu'à trois mètres d'eux, continuant à creuser le mur avec son poignard.

— Il ne fait même pas attention à nous, dit le Maghrébin d'une voix angoissée.

— Il creuse dans le noir car il est aveugle...

Tracy promena le faisceau lumineux sur la forme étendue sur le sol, parmi les gravats.

— ... Il n'entend rien car on lui a coulé de la soudure dans les oreilles pour détruire ses tympans et il ne peut pas se tenir debout.

Le faisceau lumineux descendit sur le corps pour se poser sur des jambes terminées à hauteur des chevilles par des moignons. L'homme n'avait plus de pieds, seulement des boursouflures écœurantes, magma d'os brisés et de chairs calcinées.

— Ce doit être un Ange noir capturé par des asociaux qui lui ont tranché les pieds en cautérisant les plaies au laser, ce qui a évité une hémorragie. Ils ont dû lui laisser sa provision de pilules de survie et depuis il rampe dans le noir et le silence, passant de pièce en pièce, tournant certainement en rond.

Le supplicié allait se traîner ainsi tant qu'il disposerait de pilules de survie puis il crèverait dans son univers de solitude et de douleur.

La forme s'arrêta brusquement de creuser. Peut-être avait-elle ressenti une présence étrangère dans la vide qui était maintenant son domaine. Mhed braqua sa torche vers ce qui avait été un visage, une face où les yeux n'étaient plus que deux trous noirs, avec ces traces brillantes de soudure qui avaient débordé de ses oreilles, un autre trou à la place du nez et une bouche sans lèvres. La forme essaya de se relever, de parler ensuite avec le fragment de langue qui lui restait, mais il ne sortit de l'ouverture béante qui lui tenait de bouche qu'une bouillie sonore sans aucun sens.

Mhed leva alors lentement son autre bras, celui au bout duquel se trouvait le gros revolver qu'il braqua en direction du visage mutilé qui paraissait les regarder alors qu'il ne pouvait imaginer que son propre cauchemar.

— Que fais-tu ? cria l'Africain en se précipitant, posant brusquement sa main sur le bras armé de son coéquipier.

— Je vais lui mettre une balle entre les deux yeux, une seule balle... C'est le moins qu'on puisse faire pour un homme dans cet état.

— Et le coup de feu attirera certainement tous les salopards qui doivent pulluler dans cette putain de ruine, et tu te retrouveras comme lui, privé de pieds, d'yeux et d'oreilles, à te traîner comme une larve en attendant la mort.

— Alors, on le laisse comme ça !

L'Africain ne répondit pas. Il prit l'adolescent par le col de son gilet et le poussa devant lui, hors de la pièce.

— On a assez traîné par ici, dit-il. Il est temps de reprendre la progression vers le Dingo.

Mhed regarda encore quelques secondes la forme qui s'était remise au travail, agrandissant avec ses ongles le trou qu'elle avait commencé à creuser dans la cloison.

RENCONTRES

Le Dingo recouvrit soigneusement son vieux duplicateur avec une couverture qu'il ferma en l'enserrant à la base avec un morceau de fil plastique, puis il accrocha une pancarte qu'il avait soigneusement calligraphiée.

PROPRIÉTÉ DU DINGO

Il espérait, sans trop y croire, qu'ainsi personne n'oserait toucher à son bien. Il prit ensuite un vieux sac de toile qu'il fixa sur ses épaules, regarda encore une fois, très longuement, les pièces sombres dans lesquelles il venait de passer ces dernières semaines, sans doute pour se convaincre qu'il reviendrait un jour en ce lieu.

Il avait pris sa décision après avoir relu les lignes déjà écrites du texte qu'il ne terminerait jamais...

(Préface...)

Cet ouvrage a pour but de dénoncer l'escroquerie morale et psychique dans laquelle vivent actuellement la totalité des travailleurs de l'Union européenne pour l'automobile. Il est d'ailleurs vraisemblable que les étrangers relevant des Unions concurrentes subissent des pressions économico-psychiques semblables dont le but final et unique est de transformer les hommes en robots dépourvus de toute volonté propre.

J'attribue ce résultat indigne d'une société humaine à une collusion secrète entre les différents conseils d'administration dirigeant les Unions. Cette pression a pu être exercée jusqu'à présent grâce au cervelec, à l'origine stimulateur cérébral greffé dans le cortex de certains sujets présentant des signes évidents de débilité légère. Les résultats cliniques observés furent tellement encourageants qu'on décida de réaliser expérimentalement la même intervention sur des personnes ne présentant aucune pathologie cérébrale.

On parvint alors à introduire dans les programmes inscrits sur les minidiodes une qualification professionnelle et un système de barrage psycho-affectif, ce qui eut pour résultat de transformer les travailleurs de l'Union en robots.

Maintenant, le cervelec est greffé dès la naissance sur tous les nourrissons vivant dans les territoires contrôlés directement ou même indirectement par l'une des Unions mondiales. À l'âge de dix ans, le cervelec est activé, c'est-à-dire qu'on y introduit la programmation professionnelle et affective que le sujet gardera jusqu'à sa mort...

(Additif au texte original...)

C'est aujourd'hui que j'ai compris le mécanisme du tragique malentendu grâce auquel le cartel des Unions peut maintenir la presque totalité du genre humain sous son emprise.

Tout travailleur dont le cervelec présente des anomalies et qui refuse d'entrer dans un lazaret pour une révision complète de sa programmation est alors considéré comme asocial. Ce genre d'individu sombre rapidement dans la démence et il présente alors un danger immédiat pour les autres travailleurs. C'est la raison pour laquelle il est recommandé à tout travailleur de faire part à son chef hiérarchique direct des anomalies remarquées dans le comportement d'un autre travailleur.

Tel est le règlement de l'Union européenne pour l'automobile, règlement que l'on retrouve à peu près similaire, aux variantes de détail près, dans les autres Unions du Cartel.

On peut constater qu'un nombre important de travailleurs dont le cervelec est altéré se rendent au lazaret, mais leur motivation est bien plus la peur de la folie qui résulterait de cette altération que le devoir civique vis-à-vis de l'Union.

J'affirme aujourd'hui que ce n'est pas dans la démence que sombrent ceux dont le cervelec se dérègle, mais au contraire dans l'état psychique normal de l'être humain.

Faire lire ce livre ! À quoi cela pourrait-il bien servir ? Et puis, il faudrait le faire publier et les maisons d'édition étaient supervisées par le service culturel de l'Union. Une édition clandestine...

Urbain en avait entendu parler, mais il n'en avait jamais vu. Qui pourrait d'ailleurs lire et comprendre son texte ?

Lui ne désirait maintenant qu'une chose, revoir Joa, la petite putain pour qui il avait écrit les tracts aux mots qui ne voulaient rien dire. Cristal, un nom qu'il avait inventé pour l'offrir à Joa car il n'avait rien d'autre à lui donner pour lui prouver... Mais lui prouver quoi ?

Il savait que des hommes de la sécurité urbaine avaient saisi certains de ses tracts et que les ordinateurs devaient être en train de

les déchiffrer... Il lui manquait encore un mot, un seul, mais il n'en avait jamais entendu la consonance. *Personne sur Terre ne l'avait jamais entendu.* Urbain se demanda si Ordicentre en avait trace dans ses fantastiques mémoires ou si lui aussi l'avait gommé à jamais de son univers. Dans ce cas, que pourrait-il se passer quand l'ordinateur chercherait la logique d'un concept qui lui était totalement étranger, donc hostile ?

Urbain arriva dans la pièce où se trouvait l'escalier en colimaçon qui descendait vers le niveau inférieur. Il se retrouva donc en face de l'ancienne baie vitrée ouverte sur une terrasse maintenant encombrée de gravats. Derrière la cloison intérieure à demi écroulée, il sentait, il devinait la présence de l'Ombre, éternelle sentinelle veillant sur le passage qu'elle avait choisi de défendre.

— Je suis le Dingo, dit Urbain d'une voix ferme.

Il leva les bras, montrant ses mains aux doigts bien écartés pour prouver qu'il n'avait pas d'armes et que ses intentions étaient pacifiques.

— Ombre, je sais que tu es là, à veiller sur ton passage.

Il y eut un léger bruit puis l'Ombre se leva lentement.

— Te voilà donc, sentinelle !

— Dingo, toi, tu es le Dingo, celui que personne ne peut lire.

Les deux hommes se dévisagèrent quelques secondes puis la sentinelle demanda :

— Tu quittes ton refuge. Dingo ?

— Je pars, mais je reviendrai un jour car j'ai laissé des biens précieux au dernier niveau. C'est toi qui en auras la garde.

Le visage de l'Ombre s'éclaira.

— Je suis ici pour veiller sur toi et sur ce qui t'appartient. Maintenant, je dois en répondre devant Cristal.

Urbain sursauta.

— Cristal, qui est Cristal ? demanda-t-il.

— La fille qui montait te voir avant qu'elle n'envoie son jeune frère car le mal de tête l'avait prise elle aussi.

Urbain se demanda comment l'Ombre pouvait savoir qu'il avait donné le nom de Cristal à la petite putain. Encore ne l'avait-il fait que

dans ces suites de mots sans signification que personne ne paraissait comprendre.

— Comment sais-tu que cette fille se nomme Cristal ?

— C'est elle qui me l'a dit...

L'Ombre abaissa le canon de son arme.

— Cristal aimait beaucoup le nom que tu lui avais inventé.

— Moi !

Urbain réalisa sans pouvoir y croire que Joa, la petite putain, avait compris le sens de certaines de ses phrases. Elle savait que Cristal, la fille mythique, n'était personne d'autre qu'elle-même. Cela devenait pour lui la preuve de la justesse de sa folle hypothèse.

Les humains privés de *cervelec* ne semblaient pas dans la folie, mais ils retrouvaient au contraire des manières de ressentir enfouies depuis des décades au fond de leurs esprits programmés par les techniciens appliquant les consignes d'Ordicentre.

Il regarda l'Ombre, lui demanda :

— Toi, pourquoi es-tu ici ?

— Je suis la sentinelle qui garde le passage.

— Mais qui t'a demandé de garder ce passage ?

— Personne... J'avais beaucoup erré et un jour, je me suis trouvé ici, par hasard, et j'ai compris que je devais être la sentinelle de ce passage.

L'Ombre eut à nouveau un sourire qui éclaira son visage.

— Ensuite, Cristal est venue et elle m'a demandé de veiller sur toi. C'est drôle, mais j'ai aimé ce qu'elle me disait et j'aime cette garde.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu es le Dingo, celui qui libérera les asociaux par la parole.

Urbain chercha une réponse, mais il ne la trouva pas.

CHOC !

Cyril reconnut le couloir, l'appartement d'angle où se trouvait l'escalier en colimaçon menant au repaire du Dingo. Il se retourna vers les deux hommes qui le suivaient à quelques mètres, l'arme à la main.

Depuis qu'ils avaient rencontré le supplicié figé dans sa nuit éternelle, l'Africain et son coéquipier paraissaient plus nerveux. Ils imaginaient les mâchoires impalpables d'un piège invisible se refermer sur eux. Tous deux auraient sans doute accepté de revenir sur leurs pas et d'abandonner cette quête aussi vaine que certainement mortelle, mais pour des raisons différentes, aucun ne pouvait en prendre l'initiative.

— Nous serons bientôt chez le Dingo, murmura l'adolescent qui décida de ne pas parler de la sentinelle.

Tout en marchant, il se demandait quelle allait être la réaction de l'Ombre, surtout quand il devrait lui avouer qu'il revenait sans cartouches. Sans doute allait-il tirer sur les deux hommes... Ce n'était pas son problème. Il avait promis de les mener auprès du Dingo, mais pas de leur débusquer les dangers. Et puis, c'était eux qui avaient les armes !

Cyril eut un doute. Il n'aimait certes pas beaucoup les hommes de patrouille de la sécurité urbaine, mais en les aidant il pourrait tirer profit de son aide et obtenir une place d'éboueur avant sa majorité de labeur sans avoir besoin de truquer sa carte de vie, ce qui compenserait dans la famille la mort maintenant certaine de sa sœur.

Le Dingo... Cyril avait-il le droit de contribuer à sa perte ? Dans le fond, le Dingo n'était qu'un asocial, un fauteur de troubles et il était de son devoir d'aider à sa capture. Et Joa, sa sœur... Le Dingo était le seul homme capable de la convaincre de se porter consultante. Il était peut-être encore temps de la sauver.

Elle redeviendrait alors une bonne putain, ramènerait à nouveau de l'argent à la maison et la mère pourrait enfin se reposer.

Ils arrivaient maintenant devant l'entrée de l'appartement.

— C'est ici, dit l'adolescent en s'arrêtant pour permettre aux deux hommes de passer.

L'Africain avança d'un pas, leva son bras armé, silencieux, attendit

que son coéquipier parvienne à sa hauteur.

— Ce Dingo est peut-être armé...

— Je ne crois pas, répondit Cyril.

L'Africain le fixa, les lèvres un peu tremblantes.

— Et si tu nous avais attirés dans un piège, petit salopard !

— C'est pas vrai, y a pas de piège.

— Que tu dis...

L'Africain semblait pris de démente. Il avait le visage couvert de gouttes de sueur et son teint devenait grisâtre.

— Tu es comme les autres, comme tous ces salopards d'asociaux, et tu voudrais me voir ramper comme l'Ange noir aux pieds coupés. C'est ça, hein !

Cyril ne répondit pas, sentant lui aussi la panique s'infiltrer en lui.

— Seulement je suis plus malin que toi, reprit l'Africain, je vais te descendre et je descendrai ensuite le Dingo, ton complice.

Mhed qui n'avait pas bronché jusqu'à cet instant avança vers son coéquipier. Quand il ne fut plus qu'à un mètre de lui, il posa sa main sur son bras armé.

— Nous devons ramener le Dingo vivant car lui seul peut expliquer la signification des tracts. Mort, il ne pourra le faire et perdra ainsi toute valeur, et nous n'aurons aucune récompense, et nous aurons pris tous ces risques pour rien !

L'Africain sembla se reprendre. Il approuva d'un signe de tête.

— Tu as raison.

Il passa le seuil et commença à avancer le long du couloir en se plaquant contre le mur, prêt à se jeter à terre, progressant vers la grande pièce inondée maintenant de soleil.

À deux mètres de la double porte devenue maintenant ouverture béante, l'Africain s'arrêta, tendit l'oreille, resta de longues secondes dans le silence puis il cria :

— Dingo... Ho ! Dingo !

Aucune réponse.

— Réponds, Dingo, je sais que tu es là...

Il hésita puis se tourna et fit signe à l'adolescent de venir le rejoindre.

— Dingo, reprit-il, nous sommes des amis... Regarde, le garçon est avec nous.

Cyril arriva à la hauteur de l'Africain. Lui aussi aurait voulu appeler le Dingo, mais les mots ne passèrent pas ses lèvres. Il devinait, il sentait la présence de l'Ombre, la sentinelle éternelle, toujours tapie derrière le tas de gravats. Il lui sembla voir le trou noir du canon de l'arme et il comprit que le sol allait brusquement se dérober sous ses jambes.

— Appelle le Dingo, lui demanda l'Africain... Vas-y, appelle-le, bon Dieu de pute !

L'adolescent ouvrit la bouche. Ses lèvres articulèrent encore une fois des paroles qui restèrent muettes. L'Africain le regarda et comprit qu'il crevait de terreur.

Un piège... Ce petit salopard l'avait bien conduit dans un piège et il était maintenant certain que Mhed était de mèche avec lui. C'était l'explication de sa propre anxiété... Il allait leur montrer. Il attendit quelques instants, faisant mine d'écouter, puis il se retourna brusquement, l'arme pointée en avant, l'index déjà crispé sur la détente.

Tout se passa alors en une seconde, ou même en une seule fraction de seconde, simplement l'éblouissement d'un soleil. L'explosion lui sembla à la fois lointaine et toute proche, précédée d'un éclat blanchâtre. Tout bascula d'un coup dans un puits sans fonds, un puits ou bien le canon d'une arme ? C'était le canon d'une arme, mais que faisait-il lui, Tracy, à l'intérieur de ce canon, tandis que ses doigts se déchiraient aux parois en essayant de s'y agripper pour ne pas glisser vers l'abîme. Et puis, il sentit le métal incandescent pénétrer en lui pour brûler son cerveau... Alors, il lâcha et il tomba au fond du puits.

Mhed regarda son coéquipier étendu sur le sol, les bras en croix, son arme à côté de lui. Il y avait un trou sombre dans sa tempe gauche, un trou duquel suintait un liquide rosâtre.

— Ombre, c'est moi, cria Cyril qui venait de retrouver l'usage de la parole... C'est moi, ne tire pas !

— Que l'autre lâche aussi son arme, répondit l'Ombre.

Le Maghrébin n'hésita pas. Il baissa son bras armé et laissa échapper le revolver qui tomba à ses pieds.

— Maintenant avancez, ordonna l'Ombre qui se redressa lentement.

Ils obéirent et se dirigèrent vers la baie vitrée. C'est alors qu'une

seconde silhouette apparut comme une ombre chinoise du tas de gravats.

L'adolescent eut un cri de joie.

— Dingo, c'est le Dingo !

Il se précipita en avant, oubliant la présence de l'Ombre qui braquait toujours son arme dans leur direction, mais elle ne tira pas.

— Qui sont ces hommes ? demanda Urbain.

— Mon camarade est mort, répondit le Maghrébin. Moi, je me nomme Mhed et j'appartiens à la sécurité urbaine.

— Avec cette défroque sur le dos, tu plaisantes !

Le Maghrébin ne ressentait plus aucune panique. Il regarda calmement l'ombre et son fusil, ouvrit la longue veste dérobée au colporteur en frusques qu'il avait sur le dos, dévoilant la ceinture d'armes dans laquelle étaient insérées une vingtaine de cartouches et son « bip-appel » individuel dont la lampe rouge clignotait.

— Nous étions la patrouille 55 de la sécurité urbaine. Nous avons forcé le gamin à nous mener jusqu'à toi pour te capturer et te ramener au Central.

Le Dingo s'avança en prenant soin de ne pas se placer dans la ligne de tir de la sentinelle.

— Maintenant, dit-il, ton camarade est mort et toi, tu es à la merci de l'Ombre.

Le Maghrébin ne le quittait pas des yeux. Il essayait de réaliser qu'il avait bien devant lui l'homme qui mettait en échec l'ensemble des services de la sécurité urbaine. Il était tout à la fois étonné et déçu. En pénétrant dans la maison-monstre, il pensait s'attaquer à une organisation bien structurée et il se trouvait en face d'un seul loqueteux.

— D'autres patrouilleurs vous suivent-ils ? demanda le Dingo à l'adolescent.

— Non, ces deux-là étaient seuls. Ils n'ont même pas prévenu le Central de leur expédition dans l'immeuble-monstre.

Le Dingo tendit le bras, indiquant le « bip-appel » de Mhed.

— Tu vas répondre, lui ordonna-t-il, mais fais très attention à ce que tu diras car au moindre mot suspect, je te ferai sauter la cervelle.

Il se baissa et prit l'un des deux revolvers.

— Maintenant réponds aux appels du Central.

Le Maghrébin prit le « bip-appel » et l'enclencha. Immédiatement, la voix de l'opératrice se fit entendre.

— Allô, patrouille 55... Allô, patrouille 55...

— Ici, patrouille 55.

— Où étiez-vous passés ? Nous vous cherchons en vain aux coordonnées que vous avez données avant de couper le contact.

— Des ennuis et...

— Toutes les opérations en cours sont annulées, coupa l'opératrice. Les voitures de patrouille se trouvant encore dans l'Enclave doivent regagner le Central immédiatement afin que leurs équipages soient dirigés vers le lazaret pour vérification complète de leurs *cervelecs*.

— Mais...

— Cet ordre annule tous les précédents et doit être exécuté immédiatement, je répète immédiatement.

Il y eut un « bip » puis l'opératrice rompit le contact radio. Le Maghrébin restait immobile, regardant le « bip-appel » d'un air effrayé, comme si l'opératrice venait de lui annoncer sa propre mort.

— Je n'obéirai pas à cet ordre, dit-il enfin. Je ne retournerai jamais au lazaret.

Le Dingo fronça le sourcil.

— Tu es déjà allé au lazaret ?

— Oui, une fois.

— Pour une vérification de ton *cervelec* ?

— Oui...

Mhed se demanda l'espace d'une fraction de seconde pourquoi il répondait si facilement à cet asocial qui lui posait des questions que lui-même n'avait jamais osé formuler.

— Il y a six mois, on a changé une microdiode de mon *cervelec*, mais...

— Cela n'a pas tenu et tu te trouves maintenant devant le même problème, et tu crèves de peur rien qu'à l'idée de te rendre au lazaret.

Mhed baissa la tête.

— C'est ça...

Il releva le visage, fixa le Dingo.

— Laisse-moi rester avec toi.

— La route sera longue et dangereuse. Peu d'entre nous arriveront...

Mhed eut un sourire. Pour lui, le plus dur de la route était déjà parcouru.

AVENIR

Les murs de la pièce étaient entièrement tendus de cuir blanc, simplement rehaussé çà et là du sigle de l'Union européenne pour l'automobile. Les meubles, d'acier massif, avaient les lignes pures des derniers modèles sortis par les usines de la firme. Dans une grande vitrine qui tenait tout un mur, celui opposé à la baie vitrée, les modèles réduits des grandes réussites de la dernière décade étaient exposés en une sorte de rétrospective historique.

Au milieu de la pièce se trouvait une table ovale, très grande, autour de laquelle une vingtaine de personnes au moins auraient pu prendre place. Le plateau en triplex teinté était couvert de plans, ceux du nouveau modèle à sortir pour le prochain salon mondial de l'automobile. Il y avait aussi une ébauche en matière plastique.

Deux hommes se tenaient d'un côté de la table. Le plus grand avait un visage aux traits impassibles, presque durs, et son regard ne s'était jamais baissé devant un autre. Il était entièrement vêtu de blanc. Personne au monde ne l'avait vu autrement que vêtu de blanc. C'était le président-directeur général de l'Union. Son secrétaire se tenait à côté de lui, un homme de taille plus petite qui n'avait droit qu'au veston blanc. Comme il portait toujours un pantalon noir et un nœud papillon de même couleur, on l'avait surnommé « Garçon ».

En face d'eux, se tenaient Homme de fer, ses secrétaires et les nymphettes qui lui étaient nécessaires pour prouver sa virilité guerrière. Le patron des forces de la sécurité extérieure arborait un sourire triomphant.

— Votre idée était extraordinaire, monsieur le président.

— Bien entendu...

Homme de fer eut quelques brefs hochements de tête.

— Nous assistons à une véritable épuration des forces de la sécurité urbaine. Il y aurait même eu des accrochages armés entre groupes de patrouilleurs et il semble que capitaine Arsène tente de profiter de la situation pour prendre la place de l'Intendant-général...

— Excellent...

Le président-directeur général se tourna vers « Garçon ».

— N'est-ce pas ?

— C'est excellent, monsieur le président. Maintenant, nous pourrons passer à la deuxième phase et donner le feu vert à Homme de fer...

— Vous le pouvez. Mes troupes sont fin prêtes à réduire en cendres cette satanée Enclave et moi-même...

Homme de fer fit signe à une nymphette qui alla s'appuyer contre le plateau d'une des tables d'exposition pour que le guerrier puisse prouver sur-le-champ sa virilité guerrière.

— Nous savons, nous savons, dit le président-directeur général.

— Mais, monsieur le président, il faut que je vous montre...

— Plus tard, après votre victoire...

Homme de fer eut un sourire crispé, une grimace, car il n'aimait pas cette attitude du président. Cela voulait peut-être dire que lui aussi allait tomber en disgrâce, comme Vincelas, et qu'on avait déjà promis sa place à un autre guerrier plus viril que lui.

Il salua et sortit de la pièce, suivi de son secrétariat et des nymphettes qui gloussaient, amusées par l'affront public que venait de subir leur patron...

*

— Que penses-tu de la situation, Garçon ? demanda le président-directeur général.

— La bataille la plus rude se déroulera dans l'Enclave. Nos informatrices font état d'une sorte de regroupement des asociaux et ils résisteront certainement plus qu'il n'était prévu...

— Ça ira... Ça ira...

Le président-directeur général eut une moue.

— Et quelle est actuellement la situation dans les autres Unions ?

— Similaires, mais à des degrés moindres de réalisation. On peut cependant affirmer que cette situation ne peut qu'évoluer en notre faveur.

— Le grand jour attendu depuis des millénaires est donc arrivé, soupira le président-directeur général en commençant à dévisser soigneusement sa tête.

Il en déconnecta les contacts électromagnétiques avant de la poser sur la table de conférence, à côté de la maquette en plastique du

prochain modèle d'automobile.

« Garçon » fit de même et les deux cafards qui étaient installés dans les postes de pilotage des deux humanoïdes purent se parler maintenant sans l'aide des amplificateurs de son, en utilisant seulement leurs élytres.

— Dans moins d'une semaine, nous serons à nouveau les maîtres de cette planète, dit *Cafard Un*.

— On y aura mis le temps, répondit *Cafard Deux*. Enfin, a priori, il n'y a plus aucun obstacle à la réalisation de notre plan de reconquête. Nous contrôlons pratiquement tout et surtout les bases informatiques des Unions.

— Justement, fit *Cafard Un*.

— Un ennui ?

— L'autodestruction d'Ordicentre... J'ai bien relu toute la suite logique de cette opération et je retombe toujours sur ce mot qui semble recouvrir un concept inconnu aussi bien des ordinateurs, des hommes, que de nous-mêmes.

— Quel mot ?

— Le premier du dernier message d'Ordicentre... Amour... Il ne faudrait pas que les hommes en trouvent le sens avant nous car alors tout pourrait peut-être basculer à nouveau en leur faveur...

— Pour un mot ?

— Simplement pour un mot.

FIN